

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 24.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 10 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 JUIN 1877

## SOMMAIRE

Le délégué apostolique, par A. Gélinais. — Encore une preuve que nos littérateurs sont bien appréciés en France. — Les partis en France, par A. Gélinais. — Echos d'Ottawa, par Delta. — Choses et autres, par A. G. — Fête-Dieu. — Le nez des Géorgiens, par A. D. — Variétés. — Les lépreux de Tracadie, par Pascal Poirier. — Revue de la semaine. — Prix du marché de détail de Montréal. — Le Sorcier du Mont Granier (suite). — Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, sur la rivière McKenzie. — La question du chemin de fer. — La vieille fille. — L'étendard du prophète. — La vérité sur les Turcs. — Aux cultivateurs. — Faits divers. — Le jeu de Dames. — Les échecs.

NOS GRAVURES : Montréal : Arrivée de Mgr. Conroy, délégué apostolique ; Quelques arches érigées sur le parcours de la grande procession de la Fête-Dieu ; Illumination en l'honneur du cinquantième de l'épiscopat de Pie IX, le 3 juin — vue des tours de Notre-Dame et du Séminaire ; Les marches naturelles, Montmorency ; Arrivée d'un missionnaire en vue de Notre-Dame de Bonne-Espérance, sur la rivière McKenzie ; Halifax : Consécration du nouvel archevêque, Mgr. Hannan.

## LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

Mgr. Conroy, délégué apostolique, a laissé Montréal mercredi dernier, en route pour Ottawa. Le passage de Son Excellence dans notre ville a été marqué par des manifestations dont ceux qui en ont été les témoins garderont longtemps le souvenir. C'est l'événement de la dernière semaine. La réception du prélat à son arrivée, samedi, le 2 juin ; la procession solennelle et l'illumination de dimanche, le 3 ; le lever à l'évêché, et la procession aux flambeaux, lundi, le 4 ; et, enfin, la séance publique de mardi, le 5, à la salle académique du Gesù ; toutes ces circonstances ont fourni aux catholiques de Montréal l'occasion de témoigner de leur foi et de leur esprit religieux. Nous ne croyons pas que cette foi et ces sentiments se soient jamais manifestés d'une manière plus solennelle.

Car, malgré toute la distinction et la supériorité personnelle si évidente de Mgr. le Délégué, il est évident que ces témoignages enthousiastes de vénération et de dévouement s'adressaient moins à la personne de Son Excellence qu'à celui dont il est le représentant en ce pays. Notre population, si croyante, voyait le Pape lui-même dans son délégué. Il aurait été difficile de recevoir un souverain, une tête couronnée, avec plus de pompe et de solennité.

On est particulièrement frappé de ce fait, lorsqu'on songe aux circonstances dans lesquelles il s'est produit. En effet, nous sommes ici dans un pays anglais, formant partie de l'empire britannique, et c'est dans ce pays que le délégué du Pape, qui n'a plus de royaume temporel, est reçu avec tous les honneurs officiels. A Québec, Mgr. Conroy a été l'hôte du lieutenant-gouverneur de la province, après avoir été reçu officiellement par le maire de la ville. A Montréal, métropole du Canada, toute la ville l'a acclamé comme elle eût fait pour un prince. A Ottawa, capitale de la Puissance, il a été l'hôte du gouverneur-général, représentant de la reine, qui traite avec lui d'égal à égal. En voyant tout cela, l'on se rappelle l'allusion faite récemment par Pie IX, dans son allocution aux pèlerins anglais, à la condition particulière des colonies anglaises, qui sont, disait Sa Sainteté, les pays du monde où la religion est le plus libre actuellement.

Les Canadiens-français ont pu acclamer le délégué du Souverain Pontife avec autant de liberté que s'ils étaient un peuple indépendant, et avec plus de facilité que s'ils faisaient partie de la France,

au lieu d'appartenir à l'empire britannique.

Parmi toutes les villes de la Confédération, Montréal peut se vanter d'avoir fait au représentant de Pie IX la réception la plus magnifique. Nous avons déjà parlé, dans notre dernier numéro, de la journée de samedi et de celle de dimanche. Lundi, à la réception de l'évêché, plus de trois cents visiteurs sont venus présenter leurs hommages à Son Excellence. On remarquait parmi eux plusieurs des sommités de notre monde politique, entre autres l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. Beaubien, l'hon. M. Trudel, l'hon. M. Beaudry, l'hon. M. Starnes, etc., etc., outre un bon nombre de membres des deux parlements, la plupart des principaux citoyens de la ville. La procession aux flambeaux, le même soir, fut réellement splendide. Il y avait plus de trois mille torches. La procession, qui occupait un parcours de près d'un mille, s'organisa sur le Champ-de-Mars, pour de là se rendre à l'évêché. Mardi soir, 5 juin, des adresses furent présentées à Son Excellence, au Collège des Jésuites, par le maire de Montréal et les présidents de la société Saint-Jean-Baptiste, de la société Saint-Patrice, et de l'Union Catholique. Mgr. Conroy répondit en français et en anglais à ces adresses, avec une éloquence remarquable.

Tous ceux qui ont eu l'avantage d'approcher de Son Excellence, ont été frappé de sa dignité, de sa bonté, et de son apparence imposante. Il n'y a pas un gouvernement au monde qui montre autant de tact et de sûreté dans le choix de ses hommes officiels, que le Saint-Siège. Il suffit de voir Mgr. Conroy pour comprendre cette vérité. Le Pape a la main sûre, comme on dit en termes vulgaires. Mgr. Conroy est manifestement, de l'aveu de tous, à la hauteur des hautes fonctions dont il vient d'être revêtu, et personne, parmi ceux qui l'ont vu et entendu, n'est surpris des rumeurs qui circulent au sujet de sa promotion prochaine à des dignités encore plus élevées. Il a produit ici l'effet que peut produire un homme qui réunit les qualités d'un saint, d'un gentilhomme, d'un caractère supérieur, d'un homme d'Etat émérite et d'une intelligence d'élite.

Maintenant, quel est le but et quel sera le résultat de la visite de Son Excellence ? Nous tenons de bonne source que Mgr. le Délégué est revêtu de pouvoirs presque illimités, que ses décisions seront absolues et sans appel. Mais sur quoi porteront ces décisions ? Ici l'on est plus incertain, et nous ne voulons pas aborder ce terrain délicat, sur lequel nous ne pourrions nous risquer sans indiscrétion.

Mgr. Conroy doit faire un assez long séjour en Canada, près d'une année, dit-on.

A. G.

## ENCORE UNE PREUVE QUE NOS LITTÉRATEURS SONT BIEN APPRÉCIÉS EN FRANCE

M. Desilles, chancelier français à Québec, a bien voulu communiquer à MM. Faucher et Marmette un journal français, le *Journal de Versailles*, qui publie et commente une lecture que vient de faire à Versailles M. le consul Lefavre. On lira avec un plaisir patriotique l'article du *Journal de Versailles* et les bonnes choses que M. Lefavre a dites de nous. Les voici :

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE VERSAILLES. — CONFÉRENCE DU MERCREDI 14 MARS, SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU CANADA

L'honorable conférencier qui, il y a bientôt trois ans, a tracé à grands traits la physionomie de cette ancienne colonie française, la persistance de sa vitalité nationale et son attachement à la mère-patrie, est fils de M. Lefavre, qui fut adjoint à la mairie de notre ville, sous l'administration de M. Barthe. C'est un des brillants élèves de notre lycée et le frère d'un capitaine au 66<sup>e</sup> de ligne, mort glorieusement à Résonville le 16 août 1870.

En sa qualité de consul de France à Québec, où il réside depuis deux ans, M. A. Lefavre a pu étudier à loisir et à fond la littérature française au Canada.

Ne pouvant reproduire *in extenso* toute la conférence, nous allons en extraire les passages les plus intéressants. Nous lui donnons dès ce moment la parole :

« Beaucoup de personnes en France ignorent que le Canada français possède une littérature, et qu'elle compte déjà de nombreux ouvrages en vers, en prose, abordant avec beaucoup de hardiesse et plus ou moins de succès l'épique, l'épique, la philosophie, la critique, tous les genres légers ou sérieux qu'embrasse l'étude du cœur humain, des problèmes sociaux et de notre destinée dans ce monde. L'ambition des Canadiens serait de voir leurs publications honorées de quelque intérêt en France, et je les ai plus d'une fois entendus se plaindre amèrement de notre persistance à les ignorer, à ne tenir d'eux aucun compte, quand ils suscitent une Amérique française, et que, par leurs livres, leurs journaux, leurs revues et leurs écrits de toutes sortes, ils popularisent notre langue du Saint-Laurent aux Montagnes-Rocheuses, et même jusqu'au Pacifique.

« Qu'on songe à l'isolement où se trouvaient les Canadiens après la conquête, en 1763. Abandonnés de la mère-patrie, ils mirent longtemps encore en elle l'espoir de leur délivrance ; mais personne en France ne songeait à eux, nulle voix ne s'élevait dans les salons ou chez les philosophes pour faire écho à leurs plaintes. Un poète canadien, M. Crémazie, a peint en vers très-pressifs l'amertume de cet abandon. La pièce est intitulée : *Carillon*, nom de la dernière victoire remportée par Montcalm en 1758, avant la prise de Québec. La capitulation de Québec et le traité de 1763 ne garantissaient aux Canadiens qu'une seule liberté, celle du culte. Ce fut donc dans l'Eglise que se réfugièrent les souvenirs, les traditions proscrites au dehors, tous les sentiments refoulés par la domination étrangère. Le clergé devint alors pour cette population la vraie magistrature nationale. Ce rôle grandit encore par l'attitude digne et courageuse qu'il observa vis-à-vis de l'administration anglaise, et par sa résistance à tous les efforts d'anglicisation.

« Vous voyez maintenant sous quelles influences est née et se développe la littérature canadienne. Ces influences sont l'idée nationale et le sentiment religieux. Ses productions initiales portent toutes cette double empreinte, accusent cette même origine. Ce sont d'abord des récits évoquant les souvenirs laissés par la France, les guerres contre les Anglais et la victoire de Montcalm. Le plus distingué de ces narrateurs est M. de Gaspé, descendant d'une des familles françaises les plus illustres de la colonie. Il est l'auteur de plusieurs nouvelles racontées sous forme de causeries.

« M. de Gaspé peint sous un jour aimable l'ancienne gaieté canadienne. Deux écrivains plus sérieux, M. Garneau et l'abbé Ferland, en ont entrepris avec succès l'étude historique. Le premier, M. Garneau, est devenu l'historien national. Son ouvrage comprend trois volumes, embrassant toute l'histoire du Canada depuis la découverte de Jacques Cartier, en 1534, jusqu'en 1843, époque où les Franco-Canadiens perdirent leur constitution autonome.

« Un autre ouvrage, d'une réputation presque égale parmi les Canadiens, est celui de l'abbé Ferland, homme d'un grand savoir, de son vivant professeur au collège de Nicolet, près de Montréal. L'abbé Ferland avait été plusieurs années secrétaire de Mgr. Plessis, évêque de Québec. Son début dans les lettres fut la biographie de ce prélat remarquable, qui, de 1802 à 1820, défendit courageusement la nationalité canadienne.

« Cependant, les temps ont marché. Les Canadiens sont sortis de leur prostration. Ils ont conquis la liberté politique et repris confiance dans leurs destinées. Les regrets, les souvenirs du passé ne leur suffisent plus ; ils veulent

prendre possession du présent. Ils se sentent libres, maîtres de leur sort. La civilisation se développe chez eux et leur rapporte des jouissances nouvelles, des raffinements inconnus à la rudesse de leurs pères. Le commerce, la navigation, les chemins de fer, modifient profondément toutes les existences. La littérature canadienne va refléter toutes ces transformations. Elle se modernise seulement ; restant française et patriote, c'est en France qu'elle cherche ses inspirations. Elle suit attentivement les fluctuations de notre goût et les reproduit avec conscience, scrupuleuse imitatrice de nos auteurs à la mode. Ce mouvement s'accroît surtout dans la poésie qui, sincèrement classique dans la période primitive, s'émancipe vers 1840, et prend des allures romantiques. Quelques-uns ont adopté la hardiesse d'images, la pompe du style de Victor Hugo.

« D'autres ont pris Lamartine pour modèle, et célèbrent en vers assez harmonieux les splendeurs du Saint-Laurent, des forêts, des lacs et de toute la nature canadienne. Ils chantent la jeunesse, l'amour, ou s'attendentent sur eux-mêmes avec une mélancolie un peu prétentieuse.

« De tous les poètes appartenant à l'école nouvelle, le plus distingué est, sans contredit, M. Crémazie. Son talent est d'une valeur réelle ; il a de la force, certaine véhémence. Son rythme est harmonieux ; il possède bien la langue française et la manie avec habileté. Ses poésies respirent toutes, avec un ardent patriotisme, un amour touchant pour la France. Un autre, M. Pamphile Lemay, s'inspirant à la même source, a doté son pays natal de deux épopées. La première est consacrée à la découverte du Canada par Jacques Cartier. Ce poème contient quatre chants, composés suivant toutes les règles du genre.

« Le plus populaire de tous les poètes est M. Honoré Fréchette. Ses compositions n'ont pas, il est vrai, beaucoup de force ; il ne plane pas sur les hauteurs, il n'attaque pas la note secrète et patriotique ; c'est un artiste, un simple virtuose en poésie, faisant des vers par pur dilettantisme, mais il connaît parfaitement la partie technique de son art, et s'est assimilé fort habilement la forme, le rythme, la cadence harmonieuse de Lamartine ; il sait être ironique et rêveur à l'instar d'Alfred de Musset, et terminer ses effusions douloureuses par un madrigal. Aussi, M. Fréchette est-il fort apprécié dans les salons, et la collection de ses œuvres, qu'il publie en ce moment même, sera pour son libraire un succès réel. C'est un homme de trente-cinq ans à peine. Tout lui présageait donc une carrière brillante dans la poésie ; malheureusement, il a quitté les muses pour se consacrer à la politique.

« Après la poésie, le roman. Plusieurs tentatives ont été faites dans ce genre ; elles ont marqué les débuts de plusieurs écrivains distingués. Un auteur, réputé depuis pour des productions sérieuses, et devenu même une célébrité politique, M. Chauveau, s'est d'abord fait connaître par un roman intitulé : *Charles Guérin*, peintures de mœurs canadiennes. Plus récemment, un jeune écrivain, M. Marmette, a fait paraître dans ce genre des productions très-supérieures, comme composition et comme style, intitulées : *L'Intendant Bigot*, *le Chevalier de Mornac*, enfin, *la Fiancée du Rebelle*.

« De jolies nouvelles, d'une composition fort simple, mais d'un style très-agréable et d'une forme très-gracieuse, ont été publiées par un écrivain, M. Faucher de Saint-Maurice, appartenant à la jeune génération comme M. Marmette. La pensée, le cœur de M. Faucher n'ont pas cessé d'être français. Tout jeune, sur les bancs du collège, porter l'uniforme français était l'objet de son ambition. Lors de notre expédition au Mexique, il lui sembla que la France elle-même venait le chercher, et quittant Québec, il se rendit par les Antilles à la Vera-Cruz, puis à Mexico, fut admis comme officier dans un des corps auxiliaires formés par nos généraux, et pris part, comme capitaine, à toutes nos campagnes dans la Yucatan. De retour dans son pays, il a publié ses souvenirs, en deux volumes, intitulés : *De Québec à Mexico*, écrits avec un abandon militaire, et qui forment une lecture des plus attachantes. M. Faucher de Saint-Maurice aime notre armée ; il s'identifie avec elle et célèbre avec enthousiasme son courage, son abnégation, sa gaieté dans les privations et les périls et les plus durs sacrifices.

« Les Canadiens aiment les dissertations académiques si goûtées dans notre ancienne France, et parmi leurs productions sérieuses, les plus populaires ont été données sous cette forme.

A l'heure actuelle, le Canada cite parmi ses gloires nationales les discours prononcés par M. Etienne Parent, devant des sociétés savantes, sur le spiritualisme, sur le commerce, sur le sort des classes ouvrières, sur l'intelligence dans ses rapports avec la société. Ces études attestent une vigueur d'esprit remarquable, une grande érudition sans pédantisme, beaucoup de mesure, enfin des notions fort justes et souvent profondes sur les lois fondamentales et le développement des sociétés.

Les productions canadiennes offrent un contraste frappant avec celles des Etats-Unis. Au lieu d'exprimer l'ambition, l'humeur inquiète, les excitations fiévreuses, le *go head* d'une nation sans passé, absorbée dans les rêves d'avenir, le Canada littéraire vit de traditions et de souvenirs, conserve de la déférence pour l'Europe, surtout l'Europe de l'ancien régime, et se glorifie de les avoir conservés fidèlement. Ses prétentions aussi sont beaucoup plus modestes. Il se maintient dans une atmosphère sereine, plus favorable peut-être aux travaux désintéressés, aux jouissances pures de l'esprit.

La même différence se reproduit dans les habitudes, les mœurs et la physionomie générale des deux sociétés, dans les villes, les campagnes, enfin dans la manière de coloniser. La colonie américaine est tirée au cordeau comme une future capitale. De grands hôtels à plusieurs étages, à façades ambitieuses, se dressent immédiatement à côté de tentes ou de huttes en bois. Partout des *bar-rooms*, c'est-à-dire des débits de whiskey, où siègent en permanence des spéculateurs de terrain, écume de New-York ou de Philadelphie, se disputent comme des oiseaux de proie. La colonie canadienne, au contraire, offre un aspect patriarcal. Elle s'intitule paroisse, et tout en elle justifie cette appellation. L'honnêteté, la paix intérieure se lisent sur toutes les figures. Les habitations sont propres, spacieuses, appropriées à la vie rustique, atteignant souvent l'élégance, sans nulle prétention. Au centre sont l'église et la cure, objets de prédilection et de sollicitude pour toute la commune. Chacun s'impose volontairement et prélève sur ses profits pour la construction de ces édifices, leur décoration et leur entretien.

M. A. Lefavre se livre ensuite à des considérations sur une école nouvelle de politiques qui rougissent de cette simplicité primitive et patriarcale, qui reprochent à leur pays de ne pas être un *fac-simile* des Etats-Unis, l'accusent d'être stationnaire, routinier, fermé aux lumières, aux innovations modernes, et de faire une disparate choquante avec l'autorité industrielle de notre siècle. Cette école compte des écrivains distingués, maniant la plume avec élégance, et beaucoup plus experts que leurs devanciers dans l'emploi incisif du sarcasme et du persiflage; quelques-uns ont fourni une brillante carrière dans le journalisme, et sont aujourd'hui députés, sénateurs ou ministres.

De toute cette école, appelée par ses ennemis la *Pléiade rouge*, le talent le plus remarquable n'est pas un homme politique; c'est un simple écrivain humoristique, M. Arthur Buies, tour à tour chroniqueur, conférencier, pamphlétaire, feuilletonniste, un bohème abordant tous les genres et se tirant de toutes les situations avec une verve railleuse et spirituelle du meilleur aloi.

Nous terminerons, comme M. A. Lefavre, par un horoscope tiré par un auteur Canadien qui prédit quel sera le caractère de cette littérature canadienne et sa mission dans le nouveau-monde:

A vos amis surtout, de grâce, dites bien  
Qu'on n'est point tatoné pour être Canadien,  
Que le dernier Huron est vivant à Lorette,  
Qu'il a point son portrait et que ce n'est  
Que nous serons ici bientôt un million  
De Français oubliés sous la main d'Albion;  
Que l'on parle à Québec un assez bon langage,  
Semblable en bien des points au français d'un autre âge;  
Que tout Français, chez nous, est à peu près chez lui,  
A moins que du théâtre il n'éprouve l'ennui;  
Que de revoir nos gens (1) on se fait grande fête,  
Aujourd'hui comme au jour qui suivit la conquête;  
Que pour vous plaire, usant tous ses talents divers,  
Chacun fait ce qu'il peut, même de mauvais vers.

"Si cet horoscope se justifie, la France n'aura par à rougir de sa littérature canadienne; elle pourra même y puiser plus d'une utile leçon."

HIPPOLYTE MARCHAND.

LES PARTIS EN FRANCE

La crise ministérielle a eu pour effet de trancher nettement la position des partis, en France, sur un grand point, la question religieuse. Les républicains ont déclaré officiellement la guerre au *cléricalisme*, à l'ultramontanisme, que M. Gambetta a dénoncé comme le grand-ennemi de la République. C'est sur ce terrain que la lutte va se faire, en grande partie.

Sous M. Jules Simon, qui affectait de se déclarer en toutes circonstances "plein de respect" pour la Religion, cet esprit d'hostilité et de haine contre l'Eglise, qui a toujours distingué les partis républicains et libéraux, était plus ou moins comprimé. Mais les républicains ont fini par rompre la faible digue que leur opposait M. Simon, plus par calcul que par des motifs sincères. L'ordre du jour sur les *menées ultramontaines* fut le signal de ce revire-

(1) C'est par deux mots que les Canadiens désignent les Français.

ment. La gauche accentuait par cette pièce sa politique anti-catholique, et le ministère, malgré lui peut-être, se laissa entraîner par le courant. M. Simon endossa. Dès lors, la situation était bien dessinée. C'était la persécution religieuse qui allait commencer, dirigée par le gouvernement, inspiré et poussé lui-même par la Gauche radicale.

Aujourd'hui, la guerre se fait dans de nouvelles conditions. Le gouvernement est aux mains des catholiques, et messieurs les radicaux ont à combattre en même temps le pouvoir et la religion. On va voir comment il s'en tireront.

La Gauche n'est pas encore organisée pour la lutte. Elle ne peut s'entendre sur un plan commun d'attaque. D'après les dépêches, M. Gambetta se serait éclipsé pour offrir la direction du parti républicain et anti-catholique à M. Thiers. Celui-ci, qui a pour programme la *république conservatrice* et le respect de la religion, comme M. Simon, acceptera-t-il ce rôle, et dans quelles conditions?

Les Chambres se réuniront de nouveau vendredi, le 15 juin. Mais il est douteux qu'il y ait aucune délibération. On croit plutôt que le parlement sera de nouveau prorogé au 15 juillet, où la Chambre basse sera dissoute, si elle se montre trop tapageuse. Les élections générales auraient lieu à la fin d'octobre, et le nouveau parlement ne se réunirait qu'à la fin de novembre. Tout cela garantirait au ministère un délai de six mois, avant de rencontrer les Chambres. Jusque-là, la France sera gouvernée par des hommes d'ordre, et non par la radicaillerie. Ce qui arrivera ensuite, on ne le sait.

Les derniers journaux venus de Paris parlent de la première impression produite par la crise. On s'attendait vaguement à un changement. Les conservateurs, alarmés de la tournure que prennent les événements, se demandaient jusqu'où irait la faiblesse du Maréchal. La réponse est venue, tardive mais ferme, pour rassurer les honnêtes gens. La France s'en allait aux abîmes, non plus lentement, comme pendant les premiers mois du règne de M. Simon, mais rapidement. Les radicaux, modérés d'abord, devenaient de plus en plus exigeants et arrogants. Il fallait couper court aux tramés de ces messieurs. C'est ce qui a été fait.

A. GÉLINAS.

ÉCHOS D'OTTAWA.

OTTAWA, jeudi 7 juin.

Ottawa est évidemment la ville par excellence des processions, des illuminations, des démonstrations. Depuis un mois, les fêtes se succèdent sans interruptions; les gens d'Ottawa ont à peine le temps de plier leurs oriflammes, de serrer leurs insignes.

Le 21, on célébrait le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX par une immense procession, et le soir, la ville était admirablement illuminée. L'illumination du collège Saint-Joseph, des deux couvents des Sœurs-Grises, de l'hôpital, de l'évêché et d'un grand nombre de maisons privées, méritait d'être décrite: le bon goût, l'élégance s'y révélaient partout, autant que la foi.

Dimanche dernier, c'était la procession de la Fête-Dieu, encore une magnifique démonstration.

Avant-hier, changement de scène complet; c'était le tour des Orangistes, des Orangistes venus un peu de partout pour faire l'élection de leurs principaux officiers. La procession était longue, mais les rangs étaient peu serrés, et l'apparence assez chétive.

Le grand-maitre, M. Bowell, y figurait dans tous ses atours.

Hier, enfin, arrivait Mgr. Conroy, le délégué apostolique. La population catholique lui a fait une magnifique réception; dix mille voix acclamaient le représentant du Souverain Pontife. Une adresse lui fut présentée par les Irlandais catholiques, et l'autre par M. le Dr. St. Jean au nom des Canadiens-français. Les honorables MM. Cauchon, Scott, Laflamme et Pelle-

tier étaient venus avec le maire, M. Waller, et quelques autres citoyens marquant d'Ottawa, dans des carrosses tirés par quatre chevaux, au-devant de Son Excellence.

La bonne mine du nouveau ministre, M. Pelletier, et de M. le Dr. St. Jean, qui étaient le plus en évidence, a été remarquée et faisait honneur aux Canadiens-français.

M. Sulte, notre charmant collaborateur, agissait comme commissaire-ordonnateur avec M. Battle; rien d'étonnant, par conséquent, que les choses aient été bien faites. Des éloges sont dus aussi à M. Taché, président du comité de réception, et aux autres membres du comité.

Mgr. Conroy a une bonne figure, une physionomie qui indique de la douceur unie à la fermeté, un esprit fin à un jugement solide. Il parle bien le français et s'exprime avec assez de vivacité.

\* \*

Ce n'est pas tout: le 24 juin, on célébrera la Saint-Jean-Baptiste; le 30 juin, réunion générale des Zouaves, et enfin, le 1er juillet, grande démonstration, piques-niques, courses, parades et revues, jeux de toutes sortes, illuminations, etc., etc.

Les affaires ont beau être mauvaises, les gens d'Ottawa trouvent moyen, comme on voit, de faire de belles démonstrations.

\* \*

Et ce ne sera pas tout. Dans le mois de septembre aura lieu l'inauguration du nouvel Institut-Canadien-français. Il paraît que ce sera le bouquet. Ce sera surtout une fête de discours; les premiers orateurs du pays seront invités à prendre la parole.

Et après, ce sera sans doute autre chose. Je n'ai pas parlé des concerts qui se préparent; ce sera pour une autre fois.

DELTA.

CHOSSES ET AUTRES

Le gouvernement fédéral a fait publier dans la *Gazette Officielle* d'Ottawa, la déclaration de neutralité, déjà publiée en Angleterre, à l'occasion de la guerre turco-russe.

La Corporation de Québec a dernièrement vendu aux enchères la vieille halle du marché de la Haute-Ville, qui doit être démolie. Cette halle est un des premiers ouvrages ordonnés par la Corporation en 1840.

Mgr. de Montréal a repris, samedi dernier, sa visite pastorale, en se dirigeant vers le sud du diocèse. Sa Grandeur sera de retour le 23 juin, et repartira quelques jours après. La visite pastorale sera terminée à la fin de juillet.

L'hon. M. Anglin a donné sa démission comme membre de la Chambre des Communes. Une nouvelle élection doit avoir lieu, en conséquence, immédiatement, dans son comté, à Gloucester, N.-B.

Lord Dufferin doit partir à la fin de juillet pour un voyage à Manitoba et dans le Nord-Ouest. Il sera accompagné de l'hon. M. Pelletier, ministre de l'agriculture. M. Pelletier doit, au retour de ce voyage, se préparer à se rendre à Paris, où il représentera le gouvernement canadien à l'Exposition universelle de 1878.

Son Excellence le Gouverneur-Général a donné un dîner, jeudi soir, à l'Hôtel du Gouvernement, en l'honneur du Délégué Apostolique, Mgr. Conroy. Au nombre des convives l'on remarquait Mgr. Duhamel, d'Ottawa, NN. SS. Power, de Saint-Jean de Terre-Neuve, et McIntyre, de Charlottetown, I. P. E.; les hon. ministres du gouvernement fédéral, les juges de la Cour Suprême, M. le Grand-Vicaire d'Ottawa, le Rév. Dr. O'Connor, et le major-général Sir E. Selby Smith.

L'ex-président Grant est reçu en Angleterre avec tous les honneurs dus aux têtes couronnées. Il est fêté par la cour et par le gouvernement, par les autorités civiles et politiques. Le prince de Galles lui a donné un banquet auquel assistaient tous les membres du cabinet, à l'exception de lord Beaconsfield, et les chefs de l'opposition.

Il serait difficile de trouver une explication raisonnable à cet engouement bizarre. M. Grant n'est plus dans la politique, et lorsqu'il y était, les rapports de son gouvernement avec la Grande-Bretagne n'ont pas toujours été des plus amicaux. Il y a un nombre de souverains qui ont visité l'Angleterre et qui n'ont pas été si bien reçus.

La politique chôme actuellement dans notre province.

Il n'y a guère que la question de la localisation du chemin de fer de Nord pour alimenter les discussions et les querelles de la presse quotidienne. Le tracé de Terrebonne paraît être définitivement adopté, et cela cause naturellement beaucoup de mécontentement dans les quartiers hostiles à ce tracé.

En revanche, on promet pour la saison chaude une série de piques-niques politiques, qui auront lieu dans le Haut-Canada et dans les provinces maritimes. Les conservateurs ont pris l'initiative de ce mouvement, et les libéraux promettent de les suivre à la piste, en donnant des piques-niques adverses dans les mêmes localités. Les chefs des deux partis parleront dans ces circonstances.

On commence déjà les préparatifs de la grande bataille électorale qui doit se livrer l'année prochaine.

Il est rumeur aussi de prochains changements dans la section bas-canadienne du ministère fédéral. M. Cauchon serait à la veille de se retirer et d'être nommé lieutenant-gouverneur de Manitoba. Il serait remplacé par M. Laurier, qui a déjà commencé la campagne électorale dans son comté, en vue de sa nomination et de l'opposition qu'il paraît redouter.

A ce propos, la *Minerve* et la *National* ont eu de ces altercations agréables, dont leurs lecteurs avaient perdu l'habitude depuis quelque temps.

En parlant de l'adversaire probable de M. Laurier, la *National* écrivait ce qui suit:

"Nous craignons fort que ce candidat soit de la nature de l'huître; il pourrait bien trépasser en voyant la lumière du jour."

A cela la *Minerve* a répondu par le trait suivant, qui manque peut-être d'atticisme:

"Voilà un argument appuyé sur une assertion dont la fausseté est évidente."

"L'huître voit le jour et ne meurt pas; c'est pour cela qu'on dit bâiller comme une huître. Que le *National* consulte l'histoire naturelle et Lafontaine."

"En second lieu, l'huître ne meurt pas en voyant le jour, comme le prouve la santé superbe de quelques écrivains du *National*."

Son Excellence Mgr. Conroy est parti d'Ottawa samedi dernier pour Toronto.

Il y a eu, samedi, quelques remaniements dans le ministère fédéral. Trois ministres ont changé de portefeuille entre eux. M. Blake est devenu président du Conseil à la place de M. Cauchon, M. Laflamme est devenu ministre de la justice à la place de M. Blake, et M. Cauchon, ministre du revenu de l'intérieur à la place de M. Laflamme.

Il est rumeur, dit le *National* de lundi, que M. Devlin, député de Montréal-Centre aux Communes, doit être nommé sénateur en remplacement de feu l'hon. M. Wilson.

Le nouveau ministère français procède avec une vigueur extraordinaire dans la voie des réformes. Il a déjà démis et remplacé la moitié des préfets. Il a de plus fait arrêter et mettre en accusation le président du conseil municipal de Paris, M. Bennet-Duverdier, "pour insultes au Président et pour excitation à la guerre civile et à l'assassinat." Cet estimable personnage a été condamné à quinze mois de prison et 2000 francs d'amende.

Ce fait grave a causé une grande sensation. On sait que le conseil municipal de Paris est composé de radicaux de la plus belle venue. C'est une honte pour une ville qui est la capitale de la France et qui se vante d'être la capitale du monde. Il paraît que le nouveau gouvernement n'entend pas traiter ces messieurs avec l'indulgence que leur accordait l'ancien. Il est résolu à museler ces communs officiels. M. Bennet-Duverdier, le chef de la clique, le maire de Paris communal, a été la première victime. La presse républicaine est tombée en pamoison à la vue de cet attentat; mais on l'a laissé crier.

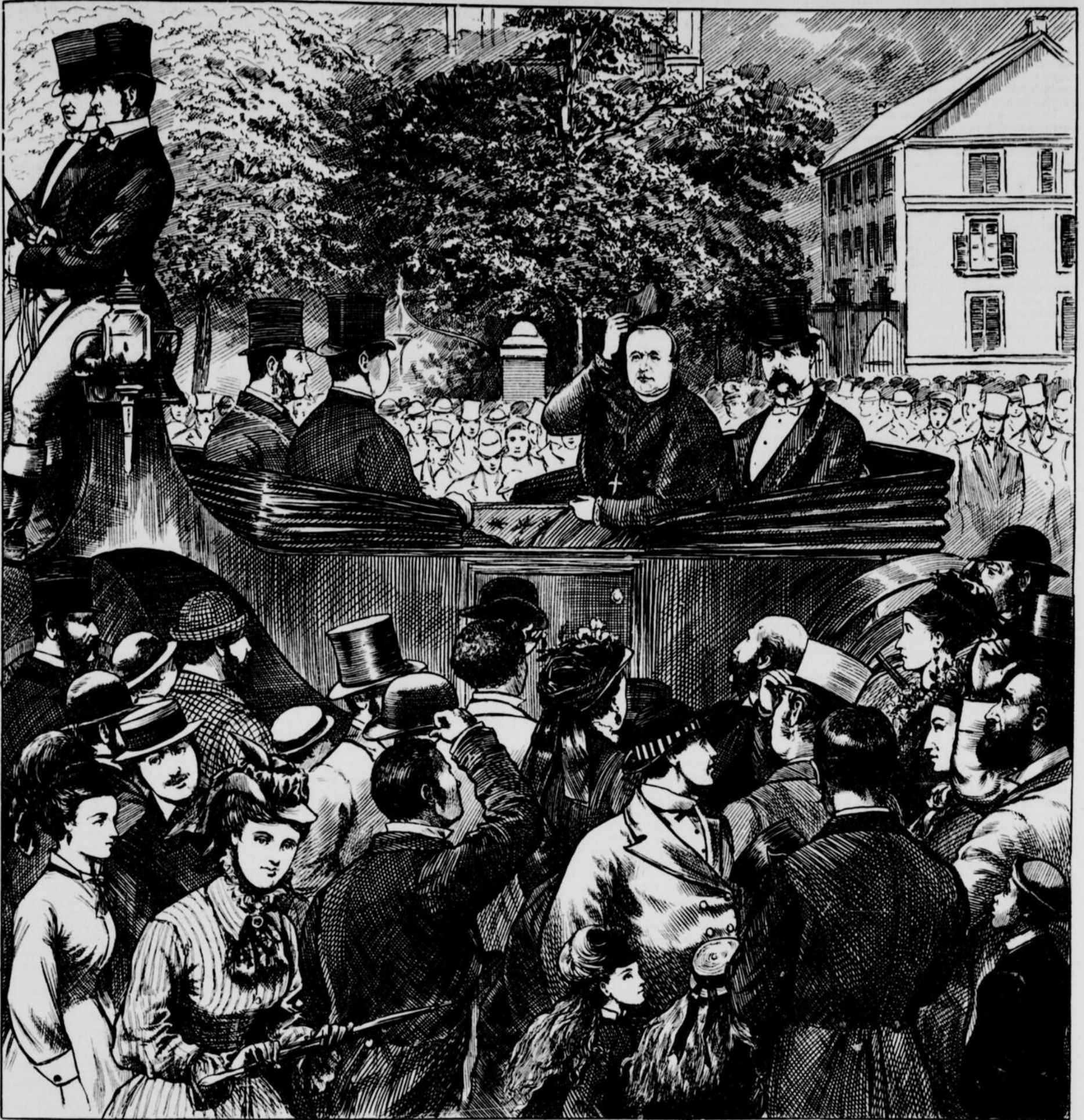
A. G.

Un article dont le besoin se faisait depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur Parisien* de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffit. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centimes. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC, Atelier: 547, rue Craig.



MONTREAL — ARRIVÉE DE MGR. CONROY, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

**FETE-DIEU**

NOCES D'OR DE PIE IX — LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE À MONTRÉAL.

Nous empruntons au *Nouveau-Monde* de lundi, 4 courant, le compte-rendu suivant des fêtes qui viennent d'avoir lieu à Montréal :

Il y a eu cinquante ans hier, Notre Très-Saint Père le Pape Pie IX recevait la consécration épiscopale dans la Basilique de Saint-Pierre aux Liens. Depuis longtemps les catholiques de l'univers entier soupiraient après le jour où ils pourraient célébrer le grand événement des Noces d'Or du Saint Père.

Des milliers de fidèles accoururent à Rome de tous les coins du globe, pour aller offrir à Pie IX l'hommage de leur respect et de leur attachement filial. Tous n'ont pas pu aller à Rome, mais tous les cœurs ont battu, hier, à l'unisson, le monde a tressailli d'allégresse, et de toutes les contrées, de toutes les cités et de tous les hameaux se sont élancés vers le ciel des chants d'amour et de réjouissance.

La cité de Montréal était, hier, en jubilation ; elle avait à célébrer, comme nous le disions samedi, une triple solennité : la Fête-Dieu, les Noces d'Or de Pie IX, et la présence dans son sein de Son Excellence Mgr. Conroy, Délégué Apostolique au Canada. Montréal, comme toujours, a su se montrer à la hauteur de sa tâche. Depuis longtemps on n'avait vu tant de déploiement, tant de pompe, tant d'enthousiasme de toutes parts. Les citoyens de Montréal et les nombreux étrangers qui y étaient accourus n'en perdront pas le souvenir. Nous allons tâcher de donner une description aussi complète que possible de la célébration.

**LA PROCESSION.**

Température magnifique, ciel pur, brise légère et bienfaisante, tout contribuait à donner de l'éclat à la cérémonie.

Dès huit heures du matin, une foule compacte encombrait les vastes avenues qui conduisent à Notre-Dame.

De tous côtés arrivaient les communautés et les sociétés religieuses et civiles, les collèges, les écoles, les congrégations qui devaient prendre place dans les rangs de la procession.

Les corps de musique faisaient entendre leurs joyeuses fanfares, les drapeaux, les bannières

flottaient au vent ; le peuple de Montréal entonnait des *hosannah* en l'honneur de la grande fête.

La vaste église de Notre-Dame avait revêtu ses plus beaux ornements. Au-dessus du maître-autel on lisait l'inscription suivante : *Deus dedit coronam senectutis ; dedit ei gratiam et sapientiam.* Au-dessus de l'inscription se trouvait le chiffre 50.

Sur le côté gauche du chœur, on avait élevé pour Son Excellence un trône majestueusement enveloppé dans des draperies violettes.

Au-dessus du cintre de la porte principale se déroulait une girandole avec la devise : *Spes, fides, charitas.* La girandole supportait un écusson avec les armes pontificales. Des oriflammes, des drapeaux et des tentures aux couleurs pontificales attachées aux fenêtres pendaient au-dessus du parvis. Le tout présentait un spectacle majestueux.

Après la messe basse, qui fut célébrée par le Révérend Messire Bayle, supérieur de la communauté de Saint-Sulpice, la procession se mettait en marche en tournant le jardin de la Place d'Armes et défilant sur les rues Saint-Jacques, McGill, Place Victoria, Sainte-Radégonde, du Palais, Saint-Alexandre, Dorchester, Bleury, Sainte-Catherine, Saint-Laurent, Côte Saint-Lambert et Notre-Dame.

La procession avait plus d'un mille de longueur, et le défilé dura deux heures et demie.

Il est presque impossible de décrire le spectacle imposant qu'offrait cette immense procession. Comme le Saint-Sacrement passait dans les différents endroits, la foule recueillie s'agenouillait pour adorer Jésus-Christ.

**LES DÉCORATIONS**

Les rues par où passa la procession avaient été décorées avec une profusion, une richesse et un goût remarquables. Des drapeaux flottaient sur les édifices de la rue Saint-Jacques, de la Place Victoria et du Beaver Hall. Le premier arc de triomphe se trouvait au détour de la rue Sainte-Radégonde, sur la rue du Palais. Au sommet de l'arc nous lisons le motto : *One Lord, One Faith, One Baptism.*

Le reposoir était placé sur la place de l'église Saint-Patrice. Au-dessus de l'autel brillamment illuminé, nous lisons les mottos : *Venite adoremus ; et : Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Un second arc de triomphe s'élevait sur la rue Saint-Alexandre, près de l'encoignure de la rue du Palais, et un troisième en face de l'Académie de Saint-Patrice ; le premier portait l'inscription : *The Truth of the Lord shall last for ever.*

Le quatrième arc de triomphe avait été construit en face de l'église du Gesù. Le collège Sainte-Marie, ainsi que la façade du Gesù, étaient richement décorés. Les dames du Sacré-Cœur, de même que les religieuses de l'Asile Nazareth, avaient décoré leur établissement avec des drapeaux portant des monogrammes religieux. Au-dessus de la porte principale de cette dernière institution, on lisait : "Laissez venir à moi les petits enfants."

L'entrée de l'école du Plateau était décorée avec un goût exquis.

Au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Urbain, en face de la demeure du Dr. Turgeon, était un cinquième arc de triomphe, avec l'inscription : *Panis Angelicus. Voici le Pain des Anges.*

Nous arrivons ensuite à la rue Saint-Laurent, qui a remporté la palme, non-seulement sur les décorations de la journée, mais aussi, à notre sens, sur toutes celles qu'il nous a été donné de voir jusqu'à présent. Les arcs de triomphe se succédaient à chaque demi-arpent, les guirlandes de fleurs et de verdure, les draperies, les teintures multicolores, sillonnaient la rue en tous sens ; les drapeaux flottaient sur tous les toits et à toutes les fenêtres.

Le premier arc de triomphe que nous rencontrons sur la rue Saint-Laurent, partait du coin de la rue Sainte-Catherine, et mesurait cent cinq pieds de long ; c'était un véritable tunnel de verdure ornée de draperies. Des drapeaux, des oriflammes et des bannières de toutes sortes y flottaient aux caprices du vent.

En face de la rue Saint-Laurent, un arc portant l'inscription : *En passant, ô Jésus, Bénis ses enfants.* On y remarquait aussi un magnifique buste du Pape.

En bas de la rue Dorchester, un autre arc portait l'inscription : *Allez, enseignez toutes les Nations.* Au sommet on voyait les statues de Jésus, Marie et Joseph.

Au coin de la rue Lagachetière, on avait élevé un onzième arc, qui portait le motto : *Ave Verum Corpus natum de Mariâ Virgine.*

L'arc situé au coin de la rue Vitré était émaillé de fleurs et tendu de riches draperies.

Sur la rue Saint-Lambert, près de la Banque Ville-Marie, était un arc très-élevé soutenu par deux contreforts. Sur le côté faisant face à la côte Saint-Lambert on voyait sur un girandole les mots : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !* On y avait placé l'écusson pontifical et l'inscription : *Bienvenue à notre vénéré et bien aimé pasteur.* Sur le côté sud de l'arc étaient les mots : *Vive Pie IX et vive Ignace ! O Marie ! conserve ton Pontife chéri.*

Le quatorzième arc de triomphe s'élevait au coin de la rue Notre-Dame et la Côte Saint-Lambert. Il supportait un magnifique buste du Pape.

Les magasins et les demeures privées étaient splendidement décorés.

Le magasin de M. A. Lavigne était sans contredit le mieux décoré de tous. Il avait transformé la fenêtre de son magasin en un petit appartement dont les côtés étaient tendus de draperies splendides. Au milieu on voyait une statue en cire de Pie IX. La ressemblance était parfaite.

Nous mentionnerons en outre les magasins de MM. Francœur et Giroux, Huston, S. Gauthier et Cie., et MM. H. et H. Merrill, Thibault et Lanthier, A. O. Gauthier, Carroll, et une foule d'autres dont nous n'avons pu nous procurer les noms.

M. David Meunier mérite un bon point pour les décorations de son hôtel. Sur un socle de verdure portant une écusson avec la harpe allégorique de l'Irlande, on voyait une belle statue de Saint-Jean-Baptiste et au-dessus l'inscription : *Soyez les bienvenus !*

La procession étant de retour à Notre-Dame, on chanta le *Te Deum* et un salut solennel, et à 1½ h. la foule se dispersa.

#### L'ILLUMINATION.

La grande et belle fête d'hier a été dignement couronnée par l'illumination d'hier soir. De huit heures et demie à minuit la ville présentait un coup d'œil féérique ; de l'est à l'ouest de la ville, du nord au sud, ce n'était qu'une guirlande de feu. Jamais on n'avait vu spectacle aussi grandiose à Montréal, jamais on n'avait vu semblable affluence dans les rues ; les trottoirs étaient encombrés, et dans bien des endroits la circulation des voitures était arrêtée.

Un rapport exact de cette brillante démonstration serait impossible. Tous, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, ont rivalisé de zèle, et les illuminations ont été partout magnifiques. Nous nous contenterons de mentionner les édifices et les demeures privées qui nous ont paru remporter la palme, et dont nous avons pu nous procurer les noms.

Toutes les églises de la ville étaient illuminées aux lanternes chinoises et aux lampions rouges, bleus et verts. A la cathédrale, on apercevait de très-loin sur le toit un dessin gigantesque, représentant les armes du Pape, brillamment illuminées au gaz. Sur le balcon faisant face au Dominion Square, on voyait un autre dessin, représentant les armes de l'illustre famille Mastal. Les fenêtres de l'évêché étaient aussi illuminées. La plupart des demeures de la rue Cathédrale étaient aussi splendidement illuminées, entr'autres celles de MM. A. Lapière, D. Perreault, S. St. Onge, H. Labelle, E. Hurtubise, McNames et l'Hospice Saint-Joseph.

Sur la rue Saint-Antoine, nous avons remarqué les demeures de MM. le Dr. Desjardins, N. Valois, Labadie, Barsalou, Mailloux, Dame veuve C. S. Rodier, Dr. H. Desjardins, Dr. Lepron, Doran, Donovan, Renaud, Biron, et

surtout la résidence de M. O'Brien, dont le jardin était illuminé aux feux de Bengale et aux lanternes chinoises.

Sur la rue Guy, on admirait l'Hôpital-Général des Sœurs Grises, dont toutes les fenêtres étaient illuminées de feux de toutes couleurs, et où l'on lisait des inscriptions appropriées. Le couvent du Mont Sainte-Marie, les résidences de MM. Boyce, A. Hamilton. L. Cousineau, où l'on voyait deux magnifiques dessins dont l'un représentait les armes du Pape et l'autre l'inscription : *Vive Pie IX ; F. Hurtubise et M. Dufresne.* Sur la rue Dorchester, les résidences de MM. A. Desjardins, M. P., et Mullarky étaient splendides. A la première se liaient à travers les flots de lumière, différentes inscriptions comme les suivantes : *Cruze de Cruze, Cinquante Années de Gloire Episcopale.* Au-dessus de la porte du jardin de M. Mullarky on lisait l'inscription suivante illuminée au gaz : *Pope Pius the Ninth*, ainsi que le chiffre 50 de chaque côté.

Sur la rue Sherbrooke, on remarquait le collège de Montréal qui paraissait un brasier ardent, et dont les mille fenêtres brillaient de feux de toutes couleurs. Une foule compacte s'est portée toute la soirée vers cette bâtisse.

Nous avons aussi admiré la résidence située au coin des rues Drummond et Sherbrooke, qui était illuminée aux lampions.

La rue Saint-Denis était particulièrement remarquable ; nous n'avons vu qu'une couple de demeures qui étaient demeurées dans les ténèbres. Les résidences de M. A. Laberge, de M. le Dr. Trudel, de M. M. Cuvillier méritent une mention spéciale. L'institution des Petites-Servantes de Pauvres était resplendissante. Au-dessus de toutes les bâtisses dominait le clocher de Saint-Jacques, qu'on avait illuminé aux feux de Bengale et de centaines de lampions.

La rue Saint-Laurent était encore plus splendide le soir que le matin ; de chaque arc de triomphe pendaient des lanternes chinoises, et dans chaque fenêtre s'élevaient des pyramides de lampions, des peintures et des bustes du Saint-Père.

Sur la rue Bleury, l'on admirait entre toutes autres bâtisses le Collège Sainte-Marie.

La rue Notre-Dame est une de celles qui se sont le plus distinguées ; elle fut encombrée toute la soirée d'une foule immense. Le séminaire Saint-Sulpice attirait surtout l'attention. La muraille était illuminée au gaz, et au-dessus de la porte s'élevait une croix de feu de grande dimension. Le sommet des tours de Notre-Dame était aussi illuminé aux lampions. On admirait aussi sur la rue Notre-Dame, l'Ecole Normale qui étincelait de feux et dont les fenêtres étaient ornées de transparents. Le Palais de Justice, illuminé par des lanternes vénitienes, et en suivant la rue Notre-Dame, l'établissement de la *Minerve*, dans les fenêtres duquel on voyait différentes inscriptions et des transparents représentant, avec une grande fidélité de ressemblance : Notre Saint-Père le Pape, Mgr. Conroy et Mgr. Fabre. Le *Nouveau-Monde* était décoré avec goût, et sur toute la rue Notre-Dame les citoyens avaient rivalisé de bonne volonté.

La rue Saint-Joseph ne le cédait en rien aux autres rues ; comme toujours, les catholiques de cette rue ont su se distinguer. Les résidences de MM. Duchesneau, C. S. Rodier, N. Larivée, Bruyère, Dr. Desrosier, J. Charette, J. Giroux et un grand nombre d'autres, rivalisaient en beauté et en éclat.

Nous ne devons pas omettre l'église Saint-Pierre, l'église Bonsecours, l'église Saint-Joseph, l'Académie du Plateau, illuminée aux feux de Bengale ; l'institution des Frères des Ecoles Chrétiennes, l'externat du Sacré-Cœur, l'Asile des Sourds-Muets. L'hôtel de ville et le bloc Toupin ont été beaucoup admirés.

Le plus beau coup d'œil était de contempler des hauteurs de la ville les différentes tours des églises, toutes illuminées aux lampions. Les tours de Notre-Dame, de Saint-Jacques, de Saint-Pierre, de Bonsecours, de Saint-Joseph, rue de la Cathédrale, resplendissaient de mille feux.

Pour tout dire en un mot, l'illumination a été magnifique. L'enthousiasme était général, et le zèle qu'y ont mis les citoyens de Montréal, ainsi que le brillant succès qui a couronné leurs efforts, font honneur à l'esprit religieux qui les anime.

#### LE NEZ DES GEORGIENS.

Avez-vous jamais réfléchi, chers lecteurs, à l'admirable chose qu'est un nez ?

—Un nez?—Oui, un nez.

Et comme un nez est utile à tout individu qui lève, comme dit Ovide, son visage au ciel ?

Eh bien, chose étrange, ingratitude inouïe : pas un poète n'a encore eu l'idée de faire une ode au nez.

Il faut que ce soit à moi qui ne suis pas poète, ou qui, du moins, n'ai la prétention que de venir après nos grands poètes, qu'une idée comme celle-là pousse.

En vérité, le nez a du malheur ! Les hommes ont inventé tant de choses pour les yeux.

On a fait pour eux des chansons, des compliments, des kaléidoscopes, des tableaux, des décorations, des lunettes.

Et pour les oreilles !

D'abord les boucles d'oreille, *Robert le Diable, Guillaume Tell, Fra Diavolo*, les violons de Stradivarius, les pianos d'Erard, les trompettes de Sax.

Et pour la bouche !

*Carême, la Cuisinière bourgeoise, l'Almanach des gastronomes, le Dictionnaire des gourmands* ; on lui a fait des soupes de toute espèce, depuis le batwigne russe jusqu'à la soupe aux choux française ; on lui fait manger la réputation des plus grands hommes, depuis les cotelettes à la Soubise jusqu'au boudin à la Richelieu. On a comparé ses lèvres à du corail, ses dents à des perles, son haleine à du benjoin. On lui a servi des paons avec leurs plumes, des bécasses sans être vidées. On lui promet enfin pour l'avenir des alouettes toutes rôties.

Qu'a-t-on inventé pour le nez ?

L'essence de rose et le tabac à priser.

Ah ! c'est de l'ingratitude, philosophes mes maîtres, poètes mes confrères.

Et cependant, avec quelle fidélité ce membre...—Ce n'est pas un membre ! me crieront les savants.—Pardieu, messieurs, je me reprends : Avec quelle fidélité cet appendice, ah !—Et cependant, disais-je, avec quelle fidélité cet appendice ne nous sert-il pas !

Les yeux dorment, la bouche se ferme, les oreilles s'assourdissent.

Le nez, lui, fait toujours bonne garde.

Il veille sur notre repos, contribue à notre santé ; toutes les autres parties de notre corps, les mains, les pieds, font des bêtises : les mains se laissent prendre dans le sac comme des sottises qu'elles sont ; les pieds buttent et font tomber le corps comme des maladroit qu'ils sont. Et, dans ce dernier cas, qui souffre encore, la plupart du temps ? Les pieds font la faute, et c'est le nez qui est puni.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire :

—Monsieur un tel s'est cassé le nez !

Il y a eu bien des nez cassés depuis le commencement du monde.

Que l'on me cite un nez, un seul, qui ait été cassé par sa faute.

Non, sur ce pauvre nez tout retombe.

Eh bien ! il supporte tout avec une patience évangélique ; quelquefois, il est vrai, il pousse la hardiesse jusqu'à ronfler ; mais où, mais quand l'avez-vous entendu se plaindre ?

Oublions que la nature l'a créé instrument admirable, trompette parlatoire pour augmenter ou diminuer à notre volonté le volume de notre voix. Ne disons rien du service qu'il nous rend en se faisant l'intermédiaire entre notre âme et l'âme des fleurs. Repoussons son utilité et prenons-le seulement de son côté esthétique, la beauté.

Cèdre du Liban, il foule sous ses pieds l'hysope des moustaches. Colonne centrale, il sert de base au double arc des sourcils ; sur son chapiteau se pose l'aigle, c'est-à-dire la pensée ; autour de lui fleurissent les sourires. Avec quelle fierté le nez d'Ajax se dressait-il contre l'orage, quand il disait : "J'échapperai malgré les dieux !" Avec quel courage le nez du grand Condé —qui n'a jamais été nommé grand qu'à cause de son nez—avec quel courage le nez du grand Condé entraînait tout le monde, et avant le grand Condé lui-même, dans les retranchements des Espagnols, où le vainqueur de Lens et de Rocroy avait eu la hardiesse ou plutôt l'imprudence de jeter son bâton de commandement ! Avec quelle assurance se présentait au public le nez de Dugazon, qui avait trouvé quarante-deux manières de se mouvoir, et toutes plus comiques les unes que les autres !

Non, je ne crois pas que le nez soit condamné à l'obscurité dans laquelle l'ingratitude des hommes l'a laissé jusqu'ici.

Peut-être aussi est-ce parce que les nez d'Occident sont, en général, de petits nez, qu'ils ont subi cette injustice.

Mais il n'y a pas que les nez d'Occident, que diable !

Il y a les nez d'Orient, qui sont de jolis nez.

Doutez-vous de la supériorité de ces nez-là sur les vôtres, messieurs de Vienne, de Paris ou de Saint-Petersbourg ?

En ce cas, Viennois, prenez le Danube ; Parisiens, le bateau à vapeur ; Saint-Petersbourgeois, le *péridcladnoi*, et dites ces simples mots :

—En Géorgie !

Ah ! seulement, je vous annonce d'avance une humiliation profonde : appartenez-vous en Géorgie un des plus grands nez de l'Europe, le nez d'Alcide Toussez ou celui de Schiller, à la barrière de Tiflis, on vous regardera avec étonnement, et l'on dira :

—Voilà un monsieur qui a perdu son nez en chemin ; quel malheur !

Dès la première rue de la ville, que dis-je ! dès les premières maisons du faubourg, vous serez convaincus que tous les nez grecs, romains, allemands, français, espagnols, et même napolitains, doivent s'enfoncer de honte dans les entrailles de la terre, à la vue des nez géorgiens.

Ah ! vrai Dieu ! les beaux nez que les nez de la Géorgie, les robustes nez, les magnifiques nez !

D'abord, il y en a de toutes les formes : De ronds, de gros, de longs et de larges.

Il y en a de toutes les couleurs :

De blancs, de roses, de rouges et de violets.

Il y en a de montés avec des rubis, d'autres avec des perles. J'en ai vu un monté avec des turquoises.

Vous n'avez qu'à les presser avec deux doigts, et du plus petit coulera une pinte de vin de Kakétie.

En Géorgie, une loi de Vacktang IV a aboli la toise, le mètre, l'archine ; il n'a conservé que le nez.

Les étoffes se mesurent au nez.

On dit : "J'ai acheté dix-sept nez de tarmalama pour me faire une robe de chambre, sept nez de kanaos pour me faire un pantalon, un nez et demi de satin pour me faire une cravate."

Et, disons-le, les dames géorgiennes trouvent que cette mesure vaut beaucoup mieux que toutes les mesures de l'Europe.

A. D.

#### VARIÉTÉS

Aux examens de l'école de médecine : Le professeur.—Que donneriez-vous à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic ?

L'élève.—L'extrême-onction.

Le docteur rencontre un de ses amis. —Eh bien, comment va le malade pour qui vous nous avez quittés hier soir à dîner ?

—Comment il va?... figurez-vous que le matin il allait beaucoup mieux, je lui administrai une potion, je vais le voir, comme vous savez, j'arrive et...

—La médecine des hommes était satisfaite !

Napoléon Ier, étant encore seulement sous-officier, se rencontre avec un officier prussien qui avait été fait prisonnier à Valmy.

—Vous autres, Français, dit le Prussien, vous ne vous battez que pour l'argent. Nous, nous combattons pour l'honneur.

—C'est vrai, réplique Bonaparte, nous nous battons chacun pour ce qui nous manque.

M. D... a un petit garçon de trois mois. Et, comme la plupart des hommes, quand il s'agit d'enfants aussi jeunes, il regarde le petit citoyen avec une certaine indifférence.

—Enfin, lui disait sa femme à ce sujet, quand donc commencerez-vous à aimer votre fils ?

—Je l'aime, chère amie, je l'aime beaucoup ; mais, enfin, je ne pourrai vraiment m'y intéresser que lorsqu'il sera plus grand ; quand il commencera à parler, à...

—Bref, interrompit la mère, quand il commencera à avoir des défauts !

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAUV, 223, rue McGill, Montréal.

LES LÉPREUX DE TRACADIE

(Nouveau-Brunswick)

EXTRAIT D'UN VOYAGE EN ACADIE, PAR PASCAL POIRIER

Le jour était prêt de tomber quand j'arrivai à Tracadie. Je donnai congé à mon guide, et me présentai seul au presbytère. M. le curé X... ne m'était pas personnellement connu ; mais le succès d'un sermon prêché par lui devant une réunion anglaise, où se trouvait un de mes amis, était venu jusqu'à mes oreilles. Il me tardait de me présenter à un compatriote aussi distingué.

Monsieur X... était absent. Sans l'attendre, je me hâtai d'aller visiter les alentours d'une institution unique dans la confédération : le Lazaret.

Plusieurs lecteurs, à l'étranger et même en Acadie, me demanderont quel est ce Lazaret de Tracadie. L'histoire en est bien triste, pénible à raconter. La lépre sévit en cet endroit ; et le Lazaret, comme le nom l'indique, est l'hospice où sont renfermés les lépreux.

Bien des commentaires ont été faits au sujet des lépreux de Tracadie, et la plupart avec une ignorance remarquable des faits et des circonstances. Par exemple, une conclusion tirée par plusieurs touristes anglais qui se sont mêlés d'écrire à ce sujet, est d'affirmer que la lépre existe à l'état dormant chez tous les Acadiens, que c'est chez eux une maladie endémique.

Les faits vont rétablir la vérité.

La première apparition de ce terrible fléau a été signalée en 1816, à Chatham, quarante milles environ de Tracadie ; et c'est une femme anglaise, madame Gardiner, qui en était atteinte. Jamais aucun symptôme de ce mal n'avait été observé auparavant en Acadie, ni pendant la domination française, ni après ; et aujourd'hui encore, il est aussi inconnu, inouï, dans les autres parties des Provinces Maritimes, que dans la Chambre des représentants à Ottawa. Ce n'est qu'en 1821, cinq ans plus tard, que la lépre s'est déclarée, pour la première fois, à Tracadie, parmi la population française : une autre femme, madame Benoit, en était la victime.

Comment la lépre a-t-elle originé à Chatham, puis à Tracadie ? C'est la question, c'est le mystère ; mystère sottement expliqué par le premier touriste anglais auquel est venu l'idée qu'elle devait exister à l'état latent chez tous les Acadiens. La maladie est-elle spontanée ? A-t-elle été importée de l'étranger, comme elle l'a été en Espagne par les Maures, et en France par les Croisés, au dire de certains savants, savamment réfutés par d'autres ? Mystère encore. Les habitants de Chatham disent que l'équipage d'un certain navire norvégien leur a laissé ce funeste présent. Chatham, en effet, exporte beaucoup de bois en Europe sur des navires norvégiens ; et tout le monde sait que la lépre sévit en plusieurs endroits de la Norvège.

Quoi qu'il en soit, le fléau a maintenant pris racine dans notre province, et fasse le ciel qu'il ne se propage pas. Actuellement, il est confiné à la paroisse de Tracadie et à la paroisse la plus rapprochée de Poquemouche, paroisse voisine. L'on observe, en outre, fait consolant, que le nombre des victimes n'augmente pas depuis que les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal sont allées prendre soin des malades ; qu'il tend, au contraire, à diminuer.

Autrefois, à partir de 1844, les malades étaient relégués à l'Île-aux-bees-scie (Sheldrake-Island), sur la rivière Miramichi, à six ou sept milles de Chatham. On les entassait pêle-mêle dans une chétiive bicoque, cadeau du gouvernement, où ils étaient réduits, la plupart du temps, à prendre soin d'eux-mêmes. L'or ne pouvait payer les services d'aucun engagé ; à peine si un parent osait aller leur prodiguer de temps à autre les soins les plus urgents, tant la crainte du mal frappait les esprits.

Ce que l'or, le dieu puissant, la parenté, le lien fort, n'ont pas fait, la Religion l'est venue faire, avec des femmes pour ministres.

Les Dames de l'Hôtel-Dieu arrivèrent à Tracadie le 4 octobre 1868. Le Révd. M. Gauvreau, mort il y a quelques années en odeur de sainteté, avait obtenu du gouvernement que le soin des lépreux leur fût confié. Aujourd'hui, grâce à leur dévouement, si le mal n'en est pas moins demeuré affreux, incurable, au moins les malades sont-ils l'objet constant de l'attention la plus empressée, de la sollicitude la plus tendre.

Je visitai le Lazaret en compagnie de M. le curé. J'avouerai que je ne pus maîtriser un certain sentiment de crainte, en entrant dans ce lieu, d'où, comme dans l'enfer du Dante, aucun condamné ne sort. Déjà, la veille, dans ma promenade autour de l'hospice, j'avais conversé avec quelques-uns des malades occupés à respirer la fraîcheur du soir dans leur jardin. Je m'étais fait raconter l'histoire de plusieurs d'entre eux, leur condition présente, leurs souffrances, leurs espérances. L'air de consternation que je leur avais vu, cette sombre résignation qui serait de désespoir si elle n'était un long martyre, avaient assombri mes pensées, bouleversé mon âme.

Les religieuses, qui, ici, ne sont pas cloîtrées, nous accueillirent avec beaucoup de grâce. Elles me permirent même de visiter les appartements des malades. Il n'y a que deux appartements, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. A notre entrée, ils se levèrent, attendant peut-être, les infortunés, que nous leur apportions des consolations, que sais-je ? peut-être le remède que personne ne leur apporte, et qu'ils ne trouveront qu'au delà du tombeau. Quelles conso-

lations donner à ceux qui ne doivent jamais voir de la société des autres hommes, qui sont un objet de terreur pour les autres, et de dégoût pour eux-mêmes ? Je ne leur apportais qu'une âme chargée de pensées lugubres ; et je me disais : Quel mal ont-ils fait pour mériter le châtiement qui les frappe ? Pourquoi sont-ils ici plutôt que d'autres ?...

Il y en avait vingt et un, tant hommes que femmes et enfants. Les uns ne me paraissaient guère mutilés ; mais d'autres avaient le visage, les mains, les pieds horriblement grossis ; plusieurs avaient perdu leurs doigts qui étaient tombés aux jointures, sans laisser de cicatrice, comme un fruit trop mûr se détache de la branche. Tous avaient cette couleur terre, cette chair morte, incolore, ou, plutôt, pareille au cuir de l'éléphant, comme le nom de la maladie l'indique.

La lépre, en effet, n'est pas proprement le nom de leur maladie, c'est l'éléphantiasis.

La lépre proprement dite a été subjuguée par la science moderne.

L'espèce d'éléphantiasis dont sont frappés les malades de Tracadie, est la lépre orientale, la même apparemment dont il est fait mention dans Moïse et les écrivains hébreux, celle qu'a décrite Arétée de Cappadoce. C'est le mal incurable, mystérieux, que la science humaine n'a jamais sondé, et qu'un miracle seul a guéri.

La lépre, si répandue en Europe au Moyen-Age, qu'en France seul, sous le règne de Louis VIII, on a compté deux mille léproseries ou lazarets, n'était pas toujours l'éléphantiasis. Plusieurs savants prétendent même que ce n'était autre chose que la syphilis ; d'autres pensent que c'était cette sorte de lépre que les Grecs nommaient leuke, mal blanc.

Sans nous arrêter aux disputes des savants auxquelles, pour ma part, je n'entends rien, comment s'expliquer la nature de la lépre dont il s'agit, la plus ancienne des maladies dont l'histoire fasse mention, la moins expliquée, celle que les hommes ont le plus en horreur ? Est-elle contagieuse ? Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, qui prennent soin des malades depuis sept ans, non plus que les femmes qui lavent leur linge, ne l'ont jamais prise. Une rumeur circule, cependant, qu'un médecin, attaché au Lazaret, s'aperçut un jour qu'il en était atteint, et de désespoir mit fin à son existence.

Est-elle héréditaire ?

Dans les familles, le mal frappe indistinctement le père, la mère, les enfants ou quelques-uns d'entre eux, et épargne les autres. L'on a vu un homme marié en secondes noces, dont les deux femmes sont allées mourir au Lazaret, vivre de longues années, et n'en être jamais atteint. Voici qui est plus surprenant encore : une femme a donné le jour à un enfant pendant qu'elle était au Lazaret, où elle est morte ensuite, et l'enfant maintenant est grand et n'a aucun symptôme de la lépre.

Qui éclaircira ce mystère ?

Ici, comme dans la plupart des effets dont les causes sont demeurées inconnues, un brin de superstition est venu se fourvoyer : ce qui n'a, dans aucun temps, contribué à améliorer le sort de ces malheureux. Aux yeux du peuple, un lépreux a presque toujours été un homme frappé de la malédiction du ciel.

Les législateurs, au contraire, tout en s'occupant des mesures les plus sévères pour empêcher la propagation du mal, ont presque toujours laissé le soin des lépreux aux ministres de la religion, semblant montrer par là le cas religieux qu'ils en faisaient. Moïse ordonne à l'homme suspect de la lépre de se montrer au prêtre. S'il est déclaré impur, on lui assigne sa demeure hors du camp. Sa maison est démolie, et ses hardes et meubles sont brûlés.

Au Moyen-Age, celui qui était convaincu d'être atteint de la lépre était recouvert d'un linceul ; on chantait pour lui la messe des morts et le *libera* ; puis on le conduisait au cimetière. Le prêtre, prenant une pelletée de terre, la lui posait trois fois sur la tête en disant : *Souviens-toi que tu es mort au monde, et pour ce, aye patience en toi.* Il lui était défendu alors, dit un auteur que je transcris, de s'approcher de personne, de ne rien toucher de ce qu'il marcherait, de se tenir au-dessous du vent lorsqu'il parlait à quelqu'un, de sonner sa tarelle ou cliquette quand il demandait l'aumône, de ne pas sortir de sa borde ou tanière sans être vêtu de la housse, de ne boire à une fontaine ni ruisseau, si ce n'est dans le réservoir d'eau qui se trouvait devant sa borde, de ne pas sortir du lieu de son domicile sans un congé du curé ou de l'officier.

Ces lugubres cérémonies étaient bien de nature à frapper profondément le peuple qui en était témoin ; d'où l'horreur que le nom seul de lépreux inspirait.

Certains peuples sont allés encore plus loin. Ils voulaient (ceux-là n'étaient pas positivement des républicains) que le roi qui en était frappé se baignât dans le sang de ses sujets pour se guérir.

Au rapport de Joseph, au contraire, chez quelques contrées orientales, les lépreux étaient l'objet de la vénération universelle, d'honneurs extraordinaires : on leur donnait les premières dignités civiles et militaires.

Plutarque nous apprend qu'Artaxerxès aimait passionnément son épouse Atorsa, dont le corps était couvert d'une lépre blanche—celle que les Grecs appelaient leuke.

Le gouvernement du Nouveau-Brunswick ne témoigne pas aux lépreux de Tracadie les mêmes égards que témoignait à leurs lépreux les gouvernements dont parle Joseph. Après les avoir laissés périr de misère pendant de longues années sur l'Île-aux-bees-scie, il les a, il est vrai, installés dans le Lazaret où ils sont aujourd'hui ; mais ce Lazaret n'est pas ce qu'il

devrait être ; les malades n'y sont pas plus à l'abri des intempéries des saisons qu'ils ne le seraient dans une grange confortable. La pluie, quand elle est poussée par les vents du nord et du nord-est, pénètre le toit, et tombe abondamment sur leurs lits de douleur ; et pendant les rigueurs de l'hiver, les soins et la sollicitude des bonnes Religieuses ne peuvent pas toujours les préserver du froid, qui, joint à l'humidité de l'automne, leur est souvent fatal.

Parce qu'ils sont condamnés à vivre isolés, séparés de toute société ; parce que leur mal est sans remède, doivent-ils perdre tout droit à la sympathie de leurs semblables ? Non ; et le gouvernement, en les dotant d'un hospice généreux, tel que le réclame leur malheureux état, ferait un acte de philanthropie applaudi par toute la Puissance. La subvention même de \$800, accordée aux religieuses pour leur propre entretien, l'achat des remèdes, etc., n'est pas suffisante. L'on ne devrait pas y regarder de si près, il me semble, lorsqu'il s'agit de tempérer des souffrances si longues et surtout si longues.

Ceux d'entre vous à qui il est arrivé de visiter nos grands pénitenciers, ont-ils jamais entendu parler de délivrance prochaine, faire des rêves brillants d'avenir, par ceux que la justice a condamnés à une éternelle réclusion ? La chose peut paraître anormale, pourtant elle est constatée. Moi, j'ai entendu les mêmes paroles, les mêmes projets d'avenir et de bonheur, de la bouche de ceux que la science et les hommes ont également condamnés : les lépreux de Tracadie. Mais ces moments-là sont courts ; ce sont des éclairs passagers, des images fugitives, suivis aussitôt d'un affreux retour, de la sombre et inflexible réalité.

En entrant dans le salon, la supérieure leur avait annoncé que je leur apportais des nouvelles du docteur Taché. A ce nom, je vis leurs yeux se dilater, leurs lèvres sourire, comme à l'annonce d'une délivrance prochaine. Le docteur Taché, en effet, a passé plusieurs étés avec eux à étudier leur maladie, dans le but de faire un traité sur la lépre, qu'il est prêt, me dit-on, à mettre sous presse. La science attend l'œuvre du savant docteur, mais non pas avec la même avidité que ces malheureux attendent son retour au milieu d'eux. De ses bontés pour eux, il leur est resté l'idée qu'un beau matin il arrivera, leur apportant le remède qui doit les guérir de la lépre.

O espérance ! me disais-je en moi-même, tu es une bien puissante consolatrice, puisque tu pénètres jusque dans ces hospices où règne le désespoir ; puisque tu fais épanouir des cœurs condamnés à mourir.

Je laissai Tracadie l'âme grosse de réflexions sombres.

A peine si j'e trouvais quelque observation à faire sur les lieux ; à peine si j'observai la magnifique église en pierres de taille, longue de cent vingt pieds et large de cinquante-six, en voie de construction, et qui, parachevée, sera l'une des plus belles églises en pierre des provinces maritimes.

Tracadie est un village agréablement situé sur le bord de la mer, avec trois cent quatre-vingt-six familles, toutes acadiennes, sauf quatre familles anglaises et irlandaises. L'on y arrive par la diligence de Bathurst ou de Chatham, au travers de chemins qui ne sont pas les plus beaux du monde.

REVUE DE LA SEMAINE

Le câble n'a transmis aucune nouvelle importante pendant les derniers jours. Voici les principales dépêches :

Paris, 8 juin.—Trois clubs républicains ont été fermés par les autorités.

Le gérant de l'Égalité, journal publié à Marseille, a été condamné à un mois de prison et trois mille francs d'amende.

Victorien Sardou a été élu aujourd'hui membre de l'Académie Française. Il avait pour concurrent M. le duc d'Audifret-Pasquier.

Le *Moniteur* annonce qu'une circulaire va être envoyée aux recteurs des Universités leur enjoignant de s'abstenir de toute discussion politique.

Les présidents des trois sections de la gauche se sont réunis aujourd'hui. Les décisions qu'ils ont prises sont empreintes d'une grande modération. Gambetta est chargé d'interpeller le ministre à l'ouverture des Chambres, mais sans chercher à attaquer l'irresponsabilité de MacMahon, qui doit être respectée. La réponse au message de MacMahon sera des plus modérées, bien que ferme dans son sens général, et rappelant que des ouvertures ont été faites à la droite pour la reconstruction du ministère, et n'auraient pas dû être rejetées. Dans cette réponse, on insistera aussi sur la retraite de M. Fourtou. La gauche est décidée de ne rien faire pour empêcher la dissolution. Finalement, il a été décidé que la sanction du budget devait être laissée à la commission du budget.

Londres, 8.—Une note de Gortschakoff déclare à lord Derby que le Czar ne veut pas augmenter ses possessions en Europe, mais ne demande que l'autonomie de la Bulgarie et l'indépendance de la Roumanie et de la Serbie. Il demande, en outre, la cession de l'Arménie, depuis Bayazid jusqu'à la côte, mais sans y comprendre Erzeroum.

Londres, 9.—Le *Times* dit : "Les chances de la guerre tourneront probablement contre les Turcs, et nous devons veiller à qui remplacera le pouvoir défunt. C'est une question que nous devons étudier plus tard."

On dit que l'Angleterre et l'Autriche se sont entendues pour occuper certaines parties du ter-

ritoire de la Turquie, sitôt qu'il y aura eu une victoire importante de part ou d'autre.

Rutschuk, 8.—Un détachement de Circassiens et de Bashi-Bazouks a surpris, à minuit, la garde russe et fait plusieurs prisonniers. Ceux-ci ont avoué que les Russes avaient miné l'église bulgare de Rutschuk, afin de la faire sauter et d'attribuer cette atrocité aux Turcs.

Le Danube grossit toujours. L'armée russe ne pourra le traverser avant le mois de juillet.

Constantinople, 9.—On annonce officiellement que la nouvelle de la reprise d'Ardaahan est fautive.

Bucharest, 9.—Ardaahan a été reprise par les Turcs qui prirent les Russes à l'improviste.

Les plans de fortifications à Constantinople sont poussés avec vigueur. On établira une ligne de défense à l'ouest de Constantinople, couvrant complètement cette ville des attaques par terre.

Un vif engagement a eu lieu récemment près de Kars et a tourné à l'avantage des Russes. Les Turcs ont perdu leurs retranchements sur les trois côtés de Kars, avec deux canons, beaucoup de munitions. Les Russes ont eu trente-six hommes de tués et les Turcs cent.

La Haie, 9.—Sophie-Frédéric-Mathilde, reine de Hollande, est décédée aujourd'hui à l'âge de cinquante-neuf ans.

Londres, 9.—Sulimen Pacha, commandant turc dans l'Herzégovine, a reçu des renforts ; on s'attend à une rude bataille à Krustag.

Il paraît évident que les autorités russes ont découvert une conspiration contre le Czar.

La chaleur qu'il fait en Roumanie porte atteinte à l'état sanitaire des troupes. La Russie a contre elle le manque d'argent ; depuis quinze jours, les troupes n'ont pas reçu leur solde supplémentaire, et elles sont mécontentes.

Paris, 9.—Le gérant de la *Marseillaise* a été condamné à cinq mille francs d'amende et à trois mois de prison, pour avoir insulté le Président MacMahon.

New-York, 10 juin.—Une dépêche au *Herald* dit qu'une partie de la flotte turque est bloquée dans le haut du Danube, et qu'une autre partie est dans une position plus critique au-dessous d'Ismail. Il est impossible aux Turcs d'empêcher le passage des Russes. Toutes les espérances que la Turquie reposait sur sa flotte dans le Danube sont maintenant évanouies.

Cent mille personnes ont assisté à l'ovation donnée au Czar à Bucharest.

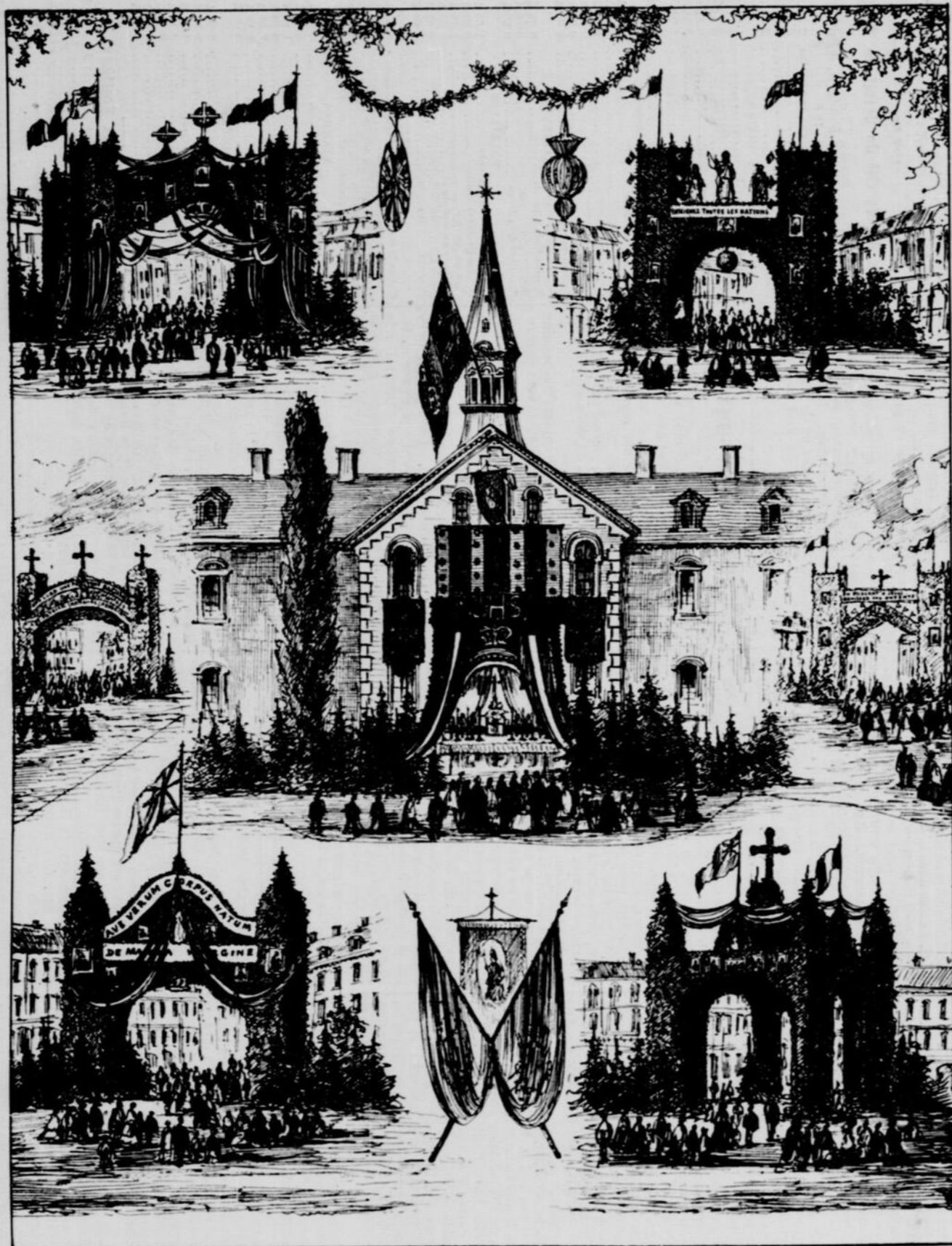
Ce dernier en est venu à une entente parfaite avec le prince Charles.

On s'attend à une défaite complète des Turcs dans l'Asie Mineure, parce que Erzeroum manque de vivres et que Kunlevei a été évacué.

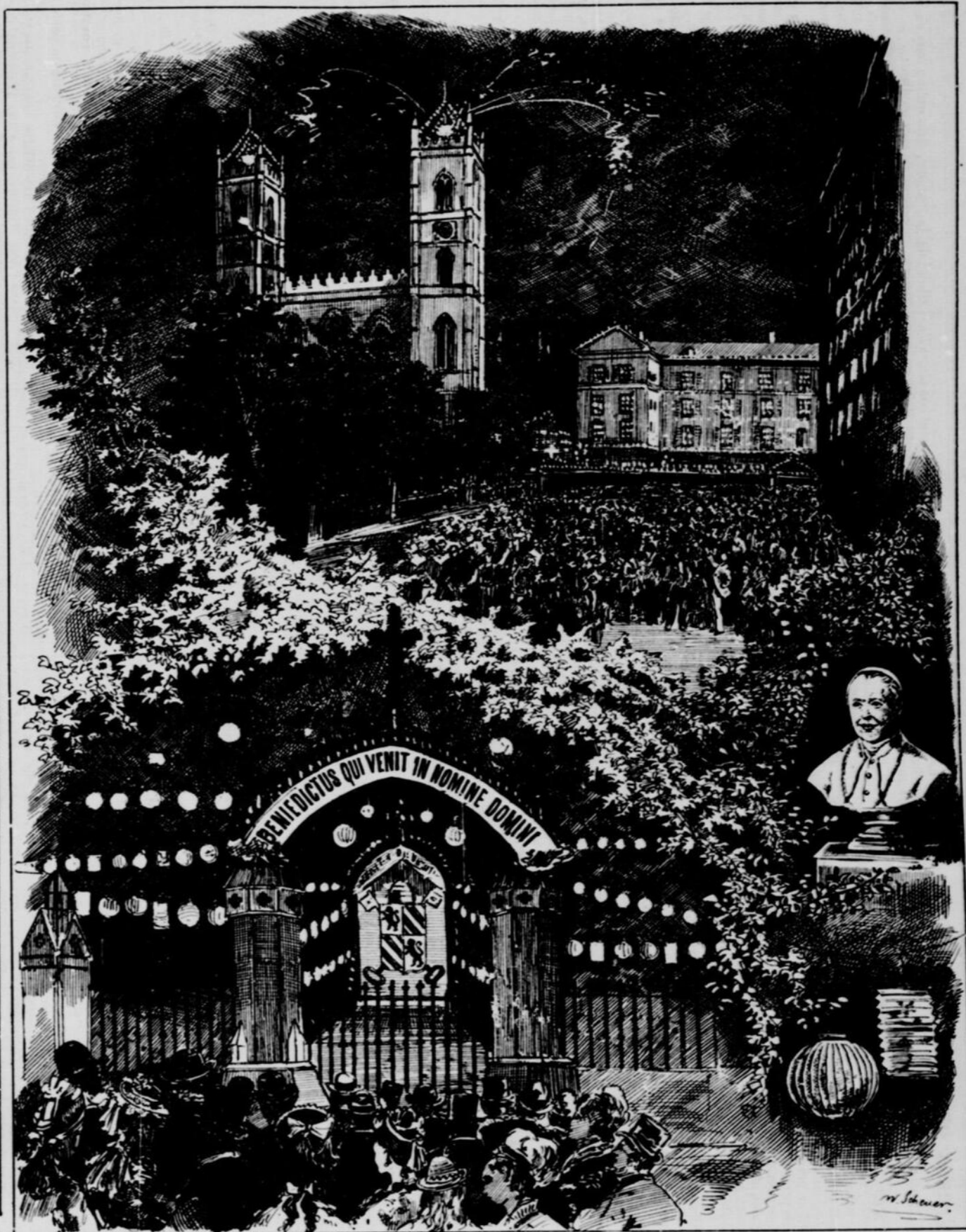
L'armée de Moukhar Pacha est indisciplinée et les désertions y sont très-nombreuses.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Table with market prices for various goods in Montreal, dated June 8, 1877. Categories include FLOUR (FARINE), GRAINS, LEGUMES (LÉGUMES), DAIRY (LAITIÈRE), BIRDS (VOLAILLES), MEATS (VIANDES), and OTHERS (DIVERS). Prices are listed in dollars and cents.



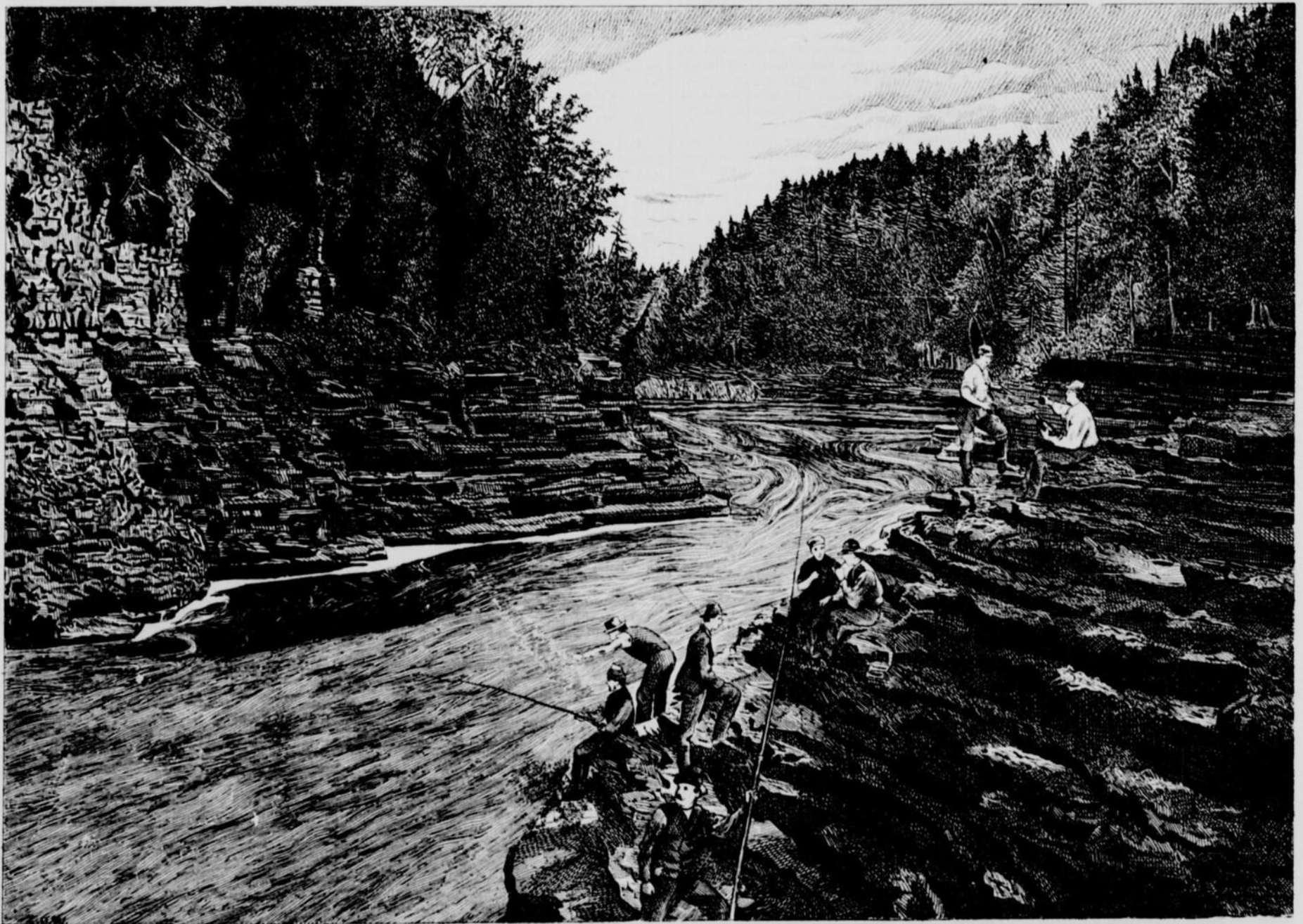
MONTREAL—QUELQUES ARCHES ÉRIGÉS SUR LE PARCOURS DE LA GRANDE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU



MONTREAL—ILLUMINATION EN L'HONNEUR DU CINQUANTENAIRE DE L'ÉPISCOPAT DE PIE IX, LE 3 JUIN. VUE DES TOURS DE NOTRE-DAME ET DU SÉMINAIRE



ARRIVÉE D'UN MISSIONNAIRE EN VUE DE LA MISSION DE N.-D. DE BONNE-ESPÉRANCE, SUR LA RIVIÈRE MCKENZIE



LES MARCHES NATURELLES, MONTMORENCY—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LIVERNOIS

# LE SORCIER DU MONT GRANIER

TROISIÈME PARTIE

## LE CAPITAINE SAUVEDUC

Ah ! puissiez-vous, Seigneur, vous à qui rien n'échappe,  
Dans les cils dévastés découvrir une grappe,  
Et dans l'ivraie, un froment pur :  
A côté du crime superbe,  
Trouver quelque vertu, sous l'herbe  
Qui dérobaît son front obscur.

(J. OGER, Le 31 décembre.)

V

DES AVENTURES D'UN NAIN, D'UN FLACON  
D'ARGENT ET DE DEUX CHEVALIERS

Le lendemain, au moment où le crieur de nuit, armé de sa lanterne, passait sur la place de l'église Saint-André, en criant de sa voix monotone :

« Il est neuf heures ; bourgeois et manants, dormez en paix ! »

Un homme, qu'à ses vêtements grossiers l'on eût pris pour un artisan, mais que ses mains blanches, sa démarche élégante et son linge trop blanc dénonçaient comme gentilhomme, sortit de l'hôtelier de la *Cheval à la Tête d'Ours*.

Avant de s'engager sur la place, il attendit que le crieur de nuit eût disparu à l'angle de la rue voisine, et s'assura qu'aucun regard indiscret ne pouvait le surprendre.

Il fit alors quelques pas dans la direction de l'Isère.

La nuit était noire et silencieuse. A peine le promeneur rencontrait-il, dans sa course nocturne, quelques passants attardés. Il arriva bientôt sur les bords du fleuve. L'Isère roulait pesamment ses eaux profondes ; la lune jetait çà et là sur les vagues moutonneuses, un reflet blanc qui moirait les flots sombres, pailletant d'étoiles brillantes leur écume.

Des saules plantés sur la rive penchaient languissamment, sous l'effort d'une tiède brise d'été, leurs branches flexibles aux feuilles glauques duvetées d'un gris argenté.

Grenoble apparaissait avec ses masses noires de maisons aux pignons pointus, ses clochers, ses tours trapues, ses flèches élancées, dont les rayons lunaires faisaient miroiter les ardoises bleuâtres et les lamelles de plomb.

Ce paysage sombre avait un aspect grandiose, mais triste ; un sombre silence régnait.

Le promeneur laissait errer son regard sur le fleuve, sur la ville, sur la campagne, et murmurait en se parlant à lui-même :

« Il vient cependant ici tous les soirs, à ce que m'a dit le digne capitaine. Ce lieu ne m'inspire aucune pensée joyeuse, et puisque je ne vois rien, ma foi ! je vais déguerpir. »

Si bas qu'il eût parlé, il avait été entendu, car une voix grêle s'éleva derrière les saules, et répondit à l'inconnu par ces mots :

« Qui va là ? ami ou ennemi ? »

— Ami ! ami ! se hâta de répliquer l'artisan. »

Les branches s'écartèrent.

L'inconnu recula en faisant un mouvement d'effroi, l'orsqu'il vit apparaître à dix pas de lui un nain difforme, d'une laideur au-dessus de toute expression, et qui, bizarrement éclairé par la blafarde lueur de la lune, ressemblait plus à un monstre qu'à une créature humaine.

Ce nain s'arrêta : un sourire effrayant tortilla sa bouche largement fendue, et sa voix grêle retentit une seconde fois :

« Eh ! ah ! disait-il en ricanant, vous avez peur de moi ! Hein ! eh ! eh ! eh ! »

Son accent devint d'une étrange douceur et il reprit :

« Hélas ! pourquoi donc a-t-on peur de moi ? C'est parce que je suis hideux, n'est-ce pas ? Les difformités du corps ne peuvent-elles cacher une belle âme, de même que, dans certains corps d'une beauté parfaite, on voit une âme plus criminelle que celle de Judas Iscariote ! Qu'en pensez-vous, messire ? dit-il avec un accent plein d'ironie et de fiel. »

Il fit un pas en avant.

Le jeune inconnu recula encore : il sentait la peur le frapper de son marteau et prenait le nain pour un démon ou, tout au moins, pour un lutin.

« Allons ! allons ! continua le nain, rassurez-vous, mon jeune cavalier ; car je sais bien que vous êtes gentilhomme, seigneur, malgré votre habit misérable—je me nomme Zoppo, je suis né dans les gorges du Tyrol ou les plaines de la Lombardie—on ne l'a jamais bien su—et je remplis, auprès du comte de Carabanchel, l'emploi enviable autant qu'envié de bouffon. »

Ce mot bouffon fut proféré avec un tel accent de mépris que le jeune homme en demeura stupéfait.

Enfin, il parla et demanda au pauvre nain ce qu'il faisait à cette heure, en ce lieu.

Zoppo le regarda avec une méfiance visible, mais la franchise et la bienveillance peintes sur le visage de son interlocuteur parurent l'impressionner favorablement, car il s'avança et tendit au jeune homme une large main calleuse, que celui-ci effleura du bout des doigts avec une certaine répugnance.

« Tenez ! s'écria le nain, vous me plaisez fort ! monseigneur de Ternier ! Venez vous asseoir sur l'herbe et causons. Aussi bien, si-je besoin d'un confident. »

En entendant prononcer son nom, Oger de Ternier fit un mouvement de surprise et ne put s'empêcher de demander à Zoppo comment il le connaissait :

« Corbaccio ! s'écria l'Italien, ne vous ai-je point vu à la cour du dauphin, sire Oger ! N'ai-je point surpris les regards que vous dardiez sur mon maître toutes les fois que vous le rencontriez ! Ça, venez vous asseoir. »

Le jeune homme obéit, et bientôt ils furent installés tous les deux au sommet du talus qui bordait la rivière, à l'ombre d'un grand saule dont les branches, retombant en longs panaches, leur faisaient un rideau de verdure.

« Maintenant que j'ai cédé à vos désirs, dit Ternier en souriant, j'écoute vos confidences, maître Zoppo. »

—Monsieur, commença le nain, je crois qu'il existe entre nous plus d'une sympathie. Ne vous récriez pas. Je suis bon gentilhomme et le nom de mon père doit briller quelque part d'un vif éclat ! Une haine commune nous unit. Tous les deux nous détestons quelqu'un et ce quelqu'un, c'est mon doux maître. . . . »

Il prononça ces mots : *mon doux maître*, du ton que prendrait un tigre pour dire : *ma tendre brebis*.

« Le comte de Carabanchel ! . . . Savez-vous que c'est un habile seigneur, le comte de Carabanchel ? Moi je l'ai vu à l'œuvre. »

—Vous l'avez vu à l'œuvre ?

—Eh ! par Hermès—comme il dit, ce digne seigneur. . . . Mais, s'écria tout à coup le nain d'un ton insinuant, n'auriez-vous point sur vous quelque doux flacon propre à me dérouiller la langue ?

—Ah ! ah ! scorpion, tu veux double bénéfice : te venger de ton maître et boire à mes dépens ! »

Zoppo se mit à rire et se contenta de répondre par un signe familier.

Le seigneur de Ternier mit la main sous le revers de sa veste brune, et en retira un flacon d'argent d'une respectable capacité.

« Voici du grenache qui te paraîtra meilleur que le claret dont Carabanchel te désaltère. »

Le nain fit la grimace :

« S'il me faisait, au moins, boire du claret ! dit-il, mais il me donne de l'eau pure et limpide pour tout breuvage ! »

Il prit le flacon à deux mains, et, d'un seul coup, le vida à moitié.

Il retira le goulot du flacon, dont une bonne partie était entrée dans sa bouche, et fit clapper ses lèvres avec satisfaction :

« Excellente ! dit-il ensuite, délicieux, en vérité ! »

Le brave Ternier frémissait d'impatience. Toutes ces lenteurs l'inquiétaient ; il se figurait que le nain allait lui apprendre quelque chose de terrible. D'un moment à l'autre, un hasard pouvait amener un promeneur de ce côté ; or, il est certaines heures auxquelles on préfère la solitude à la meilleure compagnie.

« Ça, dit tout à coup Ternier d'une voix brève, que vient faire ici, tous les soirs, cet infâme Carabanchel ? »

—Monseigneur, il vient, ne vous déplaît, conférer avec les démons et les gryles. Ce digne homme est entiché de sorcellerie, mais il ne sait point la manière d'évoquer les démons, parait-il, puisqu'il n'a pu réussir à en faire apparaître un seul depuis qu'il met sa science à l'épreuve en ma présence.

—Vraiment ! dit Ternier. Eh bien ! il était plus habile autrefois, d'après ce qu'on m'a raconté. Il avait à son service, non-seulement un démon, mais bien toute la phalange infernale. »

Zoppo fixa sur lui ses deux gros yeux ronds : « Sans doute, vous voulez parler de l'affaire du Granier, dit-il. En ce temps-là, je n'étais point encore au service de Carabanchel. Il me l'a racontée néanmoins, cette histoire, et je sais qu'il craint un châtement divin, car sa science l'abandonne. »

—Je ne comprends pas, s'écria Ternier avec impatience.

—Sachez donc que le démon n'obéit plus au magicien. Carabanchel ne peut réussir à l'évoquer ; sa mémoire ne peut retenir formules et cabales ; sa perspicacité même lui fait défaut. Tenez ! ajouta le nain en éclatant de rire, il n'a même pas su deviner ce que sont le capitaine Sauveduc et messire Prigent du Rocher. »

—Mais comment le sais-tu, toi ? s'écria Ternier en fronçant le sourcil.

—Oh ! oh ! j'en sais bien d'autres, allez ! . . . Eh ! qui vous dit, ajouta Zoppo en ricanant doucement, que je ne suis pas le démon favori de ce Mainvilliers ? »

Ternier sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Les arbres rangés en haie, de l'autre côté du fleuve, lui paraurent autant de spectres, avec leurs grands bras dégingandés. Le clapotement de l'eau arrivait à ses oreilles comme une hymne funèbre ; il baissa les yeux, n'osant regarder autour de lui.

« Ne tremblez pas, reprit le nain d'une voix humble. Je suis une malheureuse créature, et je suis assez maltraité chaque jour pour être dévoré par la soif de la vengeance. Vous poursuivez aussi cet homme. Unissons-nous ; je vous serai utile, et je ne vous demande aucune récompense, moi ! »

—J'accepte ton secours, Zoppo, dit Oger. Mais qui me garantira ta fidélité ?

—Mon intérêt ! N'aurais-je pu trahir depuis longtemps, moi qui vous ai tous démasqués ! . . . Vous avez une forteresse à emporter d'assaut ; un de vos amis est dans la place. . . . Quand l'heure sera venue, je vous ferai signe. »

—Et Mainvilliers ne viendra pas ici, ce soir !

—Non, sans doute, puisqu'il n'est pas arrivé. Il souffre, il gémit, le désespoir le déchire

Songez à la grandeur de ce supplice : un homme qui a sondé tous les arcanes de la science, et qui voit la science lui échapper ! »

Sur ces mots, ils se levèrent et reprirent le chemin de la ville. Zoppo se sépara de son compagnon sur la place Saint-André, regrettant de ne pouvoir donner une dernière accolade à son flacon, mais que Ternier ne voulut pas reprendre de ses mains.

VI

D'UNE CONVERSATION QUI EUT LIEU ENTRE LE  
COMTE DE CARABANCHEL ET ZOPPO, SON  
BOUFFON.

Un mois s'était écoulé depuis le bal des cinq têtes de mort. M. de Carabanchel n'avait revu aucun de ces lugubres personnages qui l'avaient tant effrayé ce jour-là. Confiant en sa bonne étoile, il attendait paisiblement que le temps de la lutte arrivât : sa profonde habileté dans le crime, sa perspicacité peu ordinaire l'avertissaient, en effet, que ses ennemis ne se borneraient pas à l'effrayer.

En attendant, il se cherchait des alliés, et tâchait de se former un parti. Oger de Ternier et le baron de Belletruche étaient devenus ses amis intimes.

Aloys avait discerné tant de pénétration dans le premier, tant de fatuité dans le second, qu'il espérait s'en faire deux appuis, si ce n'est deux complices. Malheureusement pour lui, il n'avait pas vu l'entêtement et la prudence qui se cachaient sous la présomption du baron, pas plus que la subtilité, la force et l'astuce de Ternier.

Belletruche faisait étalage de sa fortune, prêtait libéralement de grosses sommes d'argent à l'ambassadeur, et se bornait à causer chevaux, chasses et festins.

Carabanchel avait follement dissipé les richesses conquises au prix de tant de sang versé.

Pour arriver à son but, il prodiguait à grand bruit les quelques milliers de ducats, débris de son opulence passée, et, lorsqu'il manquait d'argent, il avait recours à la bourse de Belletruche.

Il avait commencé une partie décisive. Il voulait arriver à dominer encore, ou disparaître à tout jamais de la scène du monde. Son immense orgueil répugnait à jouer un rôle secondaire : *Tout ou rien*, telle était sa devise. Toutes les actions de sa vie avaient convergé vers le même but : la puissance !

Que cette puissance fût occulte ou visible pour tous, peu lui importait.

Il voulait être roi : fût-ce roi de la nuit !

Oh ! l'orgueil ! . . . Qui sait jusqu'où peut viser cette étrange aberration de l'esprit ?

Le vieil Alighieri stigmatisait avec énergie l'ange de lumière, le démon de l'orgueil, Lucifer :

S'ei fu si bel com'egli è ora brutto,  
E contra 'l suo Fateore alzo le ciglia,  
Ben dee da lui procedere ogni lutto (1).

Mainvilliers avait perdu la mémoire ; sa science s'était anéantie, sa puissance infernale était tombée, l'orgueil seul vivait encore dans son cœur.

Ce soir-là, il était enfermé dans cette chambre ronde où nous l'avons vu tenter un dernier effort et faire à Byleth un appel désespéré.

Etendu sur une pile de coussins de velours, il songeait. Son regard se perdait dans le vide, ses lèvres pâlies ébauchaient un vague sourire ; sa main droite jouait distraitemment avec un gland de soie, tandis qu'il soutenait, de la main gauche, un livre à demi-fermé.

Zoppo, assis auprès de lui, s'amusait à disposer les pièces d'un échiquier d'ivoire, sur une table échiquetée de cristal et de lapis-lazuli :

« Voilà ! murmura-t-il, j'avance une dame que je garde avec deux pions. . . . Je prends le fou. . . . J'écarte le cavalier. . . . Hum ! voilà un pauvre bouffon qui me gêne furieusement ! Si c'était un bouffon de chair et d'os, avec un cent de florins, je le gagnerais sans peine ! C'est un morceau d'ivoire, il faut user des moyens violents. Je le fais prisonnier ! j'avance mon roi, ma reine et mes deux cavaliers. »

—Eh ! au roi !

—Que fais-tu, Zoppo ? demanda nonchalamment Aloys.

—Oh ! rien ! . . . je cherche à savoir comment on peut faire échec au roi ! C'est très-curieux, je vous assure.

—Cesse ce manège. Ce froissement de l'ivoire sur le crystal irrite mes nerfs !

—Comme il vous plaira. »

Zoppo se leva et se mit à faire la roue sur le tapis, ce qui parut le divertir beaucoup.

Après quoi, il fit lentement le tour de la chambre, alla prendre dans la bibliothèque un manuscrit relié en velours vert, et se mit à lire tout haut :

« Ils ont une bouche et ne parleront ; ils ont des yeux et ne verront point. »

« Ils ont des oreilles et n'entendront point ; ils ont des narines et ne sentiront point. »

« Ils ont des mains et ne toucheront point, des pieds et ne marcheront point, et leur gosier n'exhalera aucun son. »

« Que ceux. . . »

—Zoppo, interrompit Mainvilliers avec impatience, que lis-tu ?

—Maître, ce sont les psaumes du bon roi David ! C'est une lecture très-profitable, maître !

—Remets ce livre où tu l'as pris, s'écria le

(1) « S'il fut aussi beau qu'il est hideux maintenant, après avoir élevé les sourcils contre son Créateur, c'est bien de lui que doit procéder tout deuil ! » DANTE, l'Enfer, chant XXXIV, verset 12.

comte furieux, et ne t'avise plus de m'assourdir les oreilles de pareilles fadaïses. »

Un méchant sourire crispa la bouche du nain :

« C'est bien cela ! murmura-t-il à part lui en replaçant le volume sur l'étagère : *Aures habent et non audiunt !* »

Si bas qu'il eût parlé, Mainvilliers l'avait entendu :

« Tu as raison, Zoppo, lui dit-il avec un inexorable accent de désespoir : *Aures habent et non audiunt*. Je me sens environné d'ennemis, entouré de pièges ; il me semble que j'ai creusé moi-même l'abîme où ma chute va me précipiter. Oh ! je lutterai, pourtant ! . . . je lutterai, je veux lutter encore, et si je dois mourir, il faudra que ma mort soit digne de ma vie. . . . »

« Zoppo, va m'attendre sur les bords de l'Isère, je t'y rejoindrai dans un instant. »

Une expression joyeuse se répandit sur les traits affreux du nain qui, ayant baisé la main de son maître, sortit aussitôt après.

Mainvilliers tira sa dague du fourreau, en effila la pointe qu'il dirigea ensuite sur sa poitrine :

« Me tuerais-je ? » murmura-t-il d'un ton calme.

Deux coups secs furent frappés à la porte. Le comte remit l'arme dans sa gaine et se leva.

La porte s'ouvrit et livra passage au capitaine Sauveduc dont le visage avait, ce soir-là, une expression singulière. Lui, si calme d'ordinaire, paraissait fort agité ; ses yeux élignotants jetaient de côté et d'autre des regards indécis. On lisait sur son front l'orgueil du triomphe, en même temps que la crainte d'un échec.

Il avait revêtu un costume de cérémonie : cuirasse d'acier poli, gorgerin et casque d'argent sommé d'un éblouissant panache de plumes blanches, casaque de drap d'or semée de dauphins bleus brodés en soie.

Il entra seul, mais, à travers l'entrebaillement de la porte, on apercevait cinq à six perruquiers, l'arme au poing.

Mainvilliers fit promptement disparaître de son visage toute trace d'émotion et s'avança vers son visiteur.

« A quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite, messire capitaine ? demanda-t-il d'un ton hautain, et en le toisant des pieds à la tête d'un air insolent. »

Le capitaine, rougissant sous ce regard, dompta néanmoins sa colère, et répondit avec bonhomie :

« Ah ! ah ! vous admirez mes atours, seigneur comte ! C'est un vêtement que je n'endosse que dans les grandes circonstances. Et tenez ! la première fois que je le mis, ce fut pour aller arrêter en son logis, et faire prisonnier—a peu près vers cette heure-ci—le baron de Montauvert, accusé de sorcellerie, de sacrilège, et de conspiration contre le très-chrétien roi de France. »

Malgré son empire sur lui-même, Aloys pâlit et se troubla.

« Venez-vous donc m'arrêter ? » balbutia-t-il.

Sauveduc s'inclina pour cacher un sourire narquois :

« A Dieu ne plaise ! répondit-il, vous n'êtes, que je sache, ni sorcier, ni traître, monsieur l'ambassadeur. »

—Alors !

—Je viens simplement vous prier de me suivre chez monseigneur le dauphin, qui vous attend pour vous entretenir d'affaires importantes, et les rues de Grenoble n'étant pas sûres.

—Ah ! les tirelaines s'y hasardent.

—Ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc ? demanda le comte en sortant avec le capitaine.

—C'est qu'on a récemment appris la présence dans la ville d'un coquin de la pire espèce. . . .

—Ah !

—Oui, un criminel abominable.

—Qui se nomme ?

—J'ignore comment il se nomme aujourd'hui, on l'appelait autrefois Mainvilliers. »

(A continuer)

### Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, sur la rivière McKenzie

Notre gravure, dessin du Père Petitot, représente la mission de Bonne-Espérance, l'église, les habitations des missionnaires, leurs jardins et leurs champs. Vous voyez un missionnaire, revenant d'une tournée de mission, par un gros froid. Les raquettes aux pieds, et couvert d'habits de cuir, il dirige ses chiens, qui descendent les côtes de la rivière, en face de la mission. Son cœur jubile, il oublie ses fatigues en pensant qu'il va bientôt embrasser ses frères et s'agenouiller aux pieds de l'autel de son humble chapelle, pour dire un *Te Deum*, avec les sentiments que les missionnaires seuls peuvent ressentir. C'est bien de ces ouvriers qu'on peut dire : *Euntes ibant et fletant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*. Ils s'en allaient, en pleurant (sur une terre étrangère, où leur Dieu n'est pas connu) ; mais les voilà qui reviennent dans la joie, chargés d'une abondante moisson.

LA QUESTION DU CHEMIN DE FER

Le tracé du chemin de la Rive Nord fait actuellement le sujet de toutes les discussions, à Montréal. Le Conseil-de-Ville, dans une de ses dernières séances, s'est prononcé contre le choix du gouvernement, et a décidé de refuser le paiement du million de la ville si la route ne passe pas par le Bout-de-l'Isle, et si le terminus n'est pas placé sur le terrain des casernes, rue Saint-Paul.

Dimanche soir, il y a eu une grande assemblée publique, sur la place Saint-Pierre, pour discuter cette question. Plusieurs orateurs populaires, entre autres MM. Taillon, député de Montréal-Est; Loranger, député de Laval; Beaubien, Orateur de la Chambre d'Assemblée, etc., prirent la parole. Tous furent d'accord pour demander au gouvernement de revenir sur sa décision. Les résolutions suivantes furent ensuite votées à l'unanimité:

Que cette assemblée prie le gouvernement de vouloir bien reconsidérer la décision qu'il a prise au sujet du tracé du chemin de fer de la Rive Nord, et revenir, s'il est possible, au tracé du Bout-de-l'Isle; que dans l'opinion de cette assemblée, ce tracé est celui qui est le plus d'accord avec les intérêts de la Province et de la ville de Montréal; et que c'est celui que les citoyens de cette ville ont toujours cru, en 1872 comme en 1875, devoir être adopté définitivement;

Que cette assemblée regrette la décision prise par le Conseil-de-Ville de Montréal à sa séance du 4 juin courant;

Que le vœu de cette assemblée est que les conditions arrêtées entre le gouvernement et la cité de Montréal, en septembre 1875, soient respectées; que conséquemment, le gouvernement devrait construire jusque dans la partie Est de cette ville, la ligne de chemin de colonisation du Nord, et mettre ainsi la Corporation en demeure de payer; et cette assemblée est confiante que la balance du million sera payée à ces conditions.

Montréal exige que le terminus du chemin du Nord soit placé dans les limites de la ville, et que la jonction avec le chemin d'Ottawa se fasse aussi au même endroit. On craint qu'avec le tracé de Terrebonne, le chemin d'Ottawa se joigne au chemin de Québec à cet endroit, en évitant Montréal, par conséquent.

On attend avec curiosité et avec anxiété la réponse du gouvernement aux résolutions exagérées adoptées par le Conseil-de-Ville, et aux résolutions modérées adoptées à l'assemblée de dimanche.

C'est une question de la plus haute importance, qui touche aux intérêts les plus vivaces et à l'avenir commercial d'une ville qui est la métropole du Canada en même temps que la métropole de la province.

LA VIEILLE FILLE

Elle n'a pas fait de vœux et mourra vierge.

Les romanciers et les poètes en ont fait un être envieux et haineux. Le monde la fait ridicule.

Les romanciers et les poètes sont injustes; le monde est bête.

Parce qu'on la voit pâle, amaigrie, anguleuse souvent, l'œil enfoncé et bistré, la taille roide, manquant de moelleux dans les mouvements et de grâce dans les attitudes, on la trouve laide. On oublie tout ce que le premier baiser de l'amour donne de perfection à la beauté. Elle—de loin—du coin que lui ont assigné les conventions sociales, elle a comme les autres regardé l'amour, et l'amour a passé près d'elle sans la toucher.

On attribue son impassibilité à de la sécheresse. Qui saura tous les trésors de tendresse qu'elle est obligée de conserver?

Elle est dans la position d'un richard dont les marchands et les pauvres ont refusé l'argent et que le public traite d'avare.

Dans toute autre femme, la nature a mis une mère; la société a modifié cette loi.

Elle a eu seize ans comme tout le monde; elle a eu la fraîcheur du teint comme la fraîcheur de l'âme. Elle a été gaie comme un pinson et légère comme un papillon.

Elle a certainement charmé; et, à coup sûr, un homme, un seul, si l'on veut, mais enfin un homme a rêvé un instant en la regardant passer.

Elle a, comme toute jeune fille, prononcé d'instinct ce mot: *Quand je serai mariée*—parce qu'elle sentait en elle la vocation que la nature met dans le cœur de toute femme.

Un homme s'est approché de sa sœur, lui a parlé tout bas; sa sœur a rougi.—Elle, palpitante, a regardé de loin... Puis, un beau jour, il y a eu grande fête à la maison, puis grand deuil. Cet homme avait emmené sa sœur, et ils étaient allés créer une famille de leur côté.

Sa mère, en soupirant, l'avait embrassée en

lui disant: Bientôt ce sera ton tour et tu me quitteras comme elle.

Elle avait répondu: Non!—Mais la nuit elle avait rêvé qu'elle aussi elle était vêtue de blanc, que les orgues chantaient joyeuses et qu'un beau jeune homme était à ses côtés.

Et elle passait de longues heures à rêver de son rêve.

Elle était distraite, préoccupée, et lorsque la mère lui demandait:

—A quoi penses-tu donc?

Elle baissait la tête, rougissait et murmurait:

—A rien.

Un jour elle retrouve ses chansons, ses yeux pétillent, le bonheur ruisselle de tout son être.

Elle a entrevu le jeune homme du rêve. Il n'y a plus qu'à attendre.

L'année n'est pas écoulée que lui—qui n'a pas même fait attention à elle—a pris une autre jeune fille.

Elle soupire—se dit: Ce n'est pas lui.

Puis la rêverie d'autrefois devient de la mélancolie.

Ces mélancolies sont intermittentes, elles s'en vont, puis reviennent plus sombres toujours.

Des jeunes gens lui disent des mots indifférents auxquels elle attache une portée cachée, et elle se demande à chaque instant:

—Sera-ce celui-ci? sera-ce celui-là?

Les jeunes gens disparaissent emmenant des compagnes; elle attend toujours.

Toutes les amies de son âge sont devenues des femmes, des mères...

Sa mélancolie devient de la tristesse.—Pourquoi donc ne suis-je pas aimée? soupire-t-elle. Mon miroir ne me dit pas que je suis laide, et mon cœur n'assure que j'aimerais bien.

Elle languit doucement. La famille fait venir le médecin, qui tâte le pouls, fait tirer la langue, fronce le sourcil, réfléchit un instant, puis écrit sur un bout de papier:

*Sous-carbonate de fer, au moment du dîner, dans une cuillerée à soupe.*

*Vin de quinquina, petit verre matin et soir.*

Imbécile! Il fallait écrire: Prendre un mari.

Elle mange son fer, boit son quinquina, et elle languit toujours.

La nuit on l'entend sangloter!

Celles de son âge sont mariées depuis longtemps.

Les plus jeunes qu'elle partent à leur tour.

Un jour sa mère tombe malade. Elle ne songe plus à elle, elle est sans cesse debout, ne dort pas, combat la maladie, essaye de la terrasser, mais la mort frappe.

Quand les larmes sont séchées, elle regarde autour d'elle; elle est seule, toute seule.

Alors, si sa sœur a des enfants, elle la supplie de la prendre avec elle, et elle commence ce terrible métier de mère de second sang—la mère qui n'a pas procréé.

On l'appelle tonton, on rit d'elle, on la fait tourner; les hommes oublient que, si elle n'est plus jeune fille, elle est toujours chaste et vierge, et parlent devant elle comme devant une femme mariée.

Si sa sœur ne veut pas d'elle ou qu'elle n'ait pas de sœur, le désespoir, la mort au cœur, elle prend des bêtes, des chiens, des chats et des oiseaux, et les aime et se dévoue pour eux.

Elle a un besoin de dévouement, ce besoin qui est dans le cœur de toutes les femmes.

Parfois elle maudit les convenances sociales qui ont donné à l'homme le droit d'activité et à la femme le devoir de passivité. Peut-être, si elle avait pu aller vers un de ces êtres qui l'ont regardée un instant, si elle avait pu lui dire:

—Vous me plaisez, je vous aimerais: prenez-moi!

Peut-être, à l'heure qu'il est, serait-elle mère de famille comme les autres.

Pourtant, elle voit passer couvertes de richesses, entourées d'hommes beaux et jeunes, des filles immondes beaucoup plus laides qu'elle, beaucoup plus âgées, qui sont bêtes et qui n'ont pas de cœur.

Elle ne peut se rendre compte de ce phénomène étrange, en vertu duquel un homme n'épousera pas une vierge jeune, charmante, parce qu'elle n'a pas d'argent, et vivra en concubinage avec une femme vieille, laide et qui le ruine.

Sa vie s'écoule inutilisée par la sottise humaine. Mais qu'il s'agisse d'abnégation, de dévouement, d'héroïsme, elle est là, debout, vaillante.

On dirait que tous les nobles sentiments qu'elle avait dans le cœur, et qui ne pouvaient s'épancher au dehors, ont centuplé de force par la concentration.

Lisez l'histoire annuelle des grandes actions, les vraiment grandes, les seules grandes—le rapport de l'Institut pour le choix des prix de vertu.

Les héros sont tous de vieilles filles!

Et pour dix qui arrivent à la publicité, combien restent dans l'ombre!

Riez donc d'elles, riez-en toujours. Pour moi, lorsque j'en rencontre une, mon front se courbe avec respect comme devant une grande vertu, et mon cœur se serre comme devant une martyre.

—Mgr. Conroy est arrivé à Ottawa mercredi, le 6 courant. Il a été reçu magnifiquement. Il est l'hôte du Gouverneur-Général, dont il a été, dit-on, l'ami d'enfance et le compagnon de collège.

L'ÉTENDARD DU PROPHÈTE

Nous empruntons à un journal viennois les détails suivants sur l'étendard du Prophète, dont il a été souvent question ces jours-ci:

Le drapeau de Mahomet mesure deux aunes de long sur une aune et demie de large; il est vert foncé. L'étoffe a été empruntée à une tenture suspendue devant la porte de la sultane Aïcha, épouse favorite de Mahomet. Voici dans quelles circonstances. Le Prophète était sur son lit de mort. Les chefs militaires que la guerre appelait au dehors étoient venus prendre les ordres de Mahomet. En les congédiant la sultane leur donna la tenture qu'elle détacha elle-même et leur recommanda de la conserver comme un signe de ralliement dans les combats livrés pour la foi de l'Islam. Lorsque, après la mort de Soliman II, la puissance des Osmanlis commença à décliner, l'étendard du Prophète fut souvent porté dans les camps et déployé devant les armées ottomanes. En 1683, ce drapeau historique flottait sous les murs de Vienne. Il paraît que dans la guerre actuelle, la levée de l'étendard sacré sera faite à Constantinople avec une pompe extraordinaire. Il sera déployé par Abdul-Hamid, qui le remettra au Scheikh-ul-Islam. Celui-ci, monté sur un cheval richement caparaçonné, et ayant à son côté le sultan également à cheval et l'épée nue, avec une escorte nombreuse d'ulémas chargés de proclamer la guerre sainte, parcourra la ville de Constantinople. L'étendard sera envoyé ensuite au quartier général de l'armée du Danube, où il sera porté par le Scheikh-ul-Islam.

Pendant la dernière guerre que Catherine II fit aux Turcs, on décida de porter à l'armée l'étendard de Mahomet, après l'avoir promené en procession dans la ville de Constantinople;—cette cérémonie était, est peut-être encore réputée sainte—il n'est permis qu'aux musulmans d'y assister—aucun étranger, quel que soit son rang, ne peut y assister. Trois jours avant l'exhibition, des hérauts l'annonçaient dans sa ville à son de trompe avec défiance, sous peine de mort, à quiconque n'est pas mahométan, soit de paraître dans les rues, soit de regarder par les fenêtres.

Le ministre de l'empereur d'Autriche, en résidence à Constantinople, voulut satisfaire sa curiosité et celle de sa femme et de ses deux filles.—Il loua, moyennant cinquante piastres, une chambre dans la maison d'un mollah située sur le passage du cortège, mais un ou deux jours avant la solennité, on lui offrit une autre chambre à un prix inférieur. Il rompit avec le mollah et prit l'autre chambre; le mollah réclama la parole donnée, mais en vain—il ne pouvait citer le ministre en justice, sans s'accuser lui-même d'un crime; il se retira sans murmurer.

Mais le jour de la cérémonie, lorsque l'étendard sacré passa devant la maison où le ministre et sa famille regardaient derrière une jalousie, le mollah qui s'était posté en face s'écria que l'étendard du Prophète était profané par des regards d'infidèles placés à une fenêtre qu'il montrait. La foule entra en fureur, enfonça la porte, foula l'ambassadeur aux pieds, dépouilla l'ambassadrice et ses filles de leurs vêtements et de leurs bijoux, en leur déchirant les oreilles pour avoir les pendeloques;—ajoutons ici un *et cætera*, la vengeance fut complète.

On arracha avec peine la malheureuse famille à la fureur fanatique des agresseurs. Le gouvernement autrichien dut se contenter de rappeler et de remplacer son ambassadeur.

LA VÉRITÉ SUR LES TURCS

Le correspondant spécial d'un des premiers journaux de Paris lui écrit de Constantinople le remarquable article suivant:

Constantinople, 2 mai.

Voltaire écrivait déjà que les Français ne connaissent pas la Turquie; ce qui était vrai du temps de Voltaire est encore vrai aujourd'hui. A Paris, comme ailleurs, bien des gens sont convaincus que les chrétiens doivent être massacrés tous les matins; car les résidents européens reçoivent de leurs amis et parents des lettres désespérées. N'était le sentiment qui les dicte, elles feraient sourire. Voici en peu de mots ce qui se passe ici, au point de vue du massacre, dont parlent si souvent les journaux russes.

Les églises grecques ou catholiques sont paisiblement ouvertes, les cérémonies publiques ont lieu sans le moindre danger, les prêtres de toutes les confessions chrétiennes passent tranquillement dans les rues de tous les quartiers: Turc, Grec, ou Européen. Tous ceux qui ont affaire à Stamboul, et je suis de ceux-là, y allant chaque jour, font leurs courses avec autant de sécurité que sur le boulevard Montmartre; les Turcs ne les regardent pas plus que les autres passants, et le fanatisme musulman ne fait absolument l'effet d'avoir été pris par les turcophobes dans l'armoire aux vieux clichés. Telle est la vérité sur la capitale. Si les choses se passent autrement dans l'intérieur, je vous le dirai avec la même franchise; mais je le déclare hautement, j'ai vu l'Angleterre, la Belgique, la Suisse et bien d'autres pays célèbres par l'usage qu'ils font de la liberté, et nulle part je n'ai vu la liberté individuelle plus absolue qu'ici.

Et ce n'est certes pas des Turcs qu'un étranger doit se défier. Il y a, dans Galata, en

dehors des commerçants, banquiers et industriels grecs, toute une population grouillante et immonde qui vit de rapines, de vol ou de métiers inavouables. Dans Péra même, on trouve pas mal d'Européens vivant, Dieu sait comme. C'est de ces gens-là qu'il se faut garder. Mais comme ici tout le monde est armé, la meilleure police est celle que l'on fait soi-même. D'ailleurs, certaines banlieues de Paris et *White-Chapel* de Londres n'offrent pas non plus beaucoup de sécurité; il est évident qu'il y aurait imprudence à s'y aventurer seul, à certaines heures de nuit; il en est de même ici, et voilà tout.

Quant aux dangers que nous courons, je vais vous les dire; ils sont au nombre de trois:

1o. Les maladies épidémiques que les armées engendrent souvent, surtout lorsque le service sanitaire y est aussi rudimentaire qu'en ce pays;

2o. La misère, l'absence de pain et de travail, qui commence à se faire sentir et pourra pousser à de fâcheuses extrémités quelques malheureux mourant de faim;

3o. Enfin, une défaite sérieuse des armées turques, si toutefois elle entraînait une révolution; dans une période anarchique, il est fort possible qu'isolément des musulmans attaquent des chrétiens; mais tant qu'il y aura une autorité et que cette autorité sera, comme en ce moment, entre les mains d'hommes élevés en France et désireux d'établir ici des institutions libérales, ce qu'on appelle "le massacre général des chrétiens" n'est pas à craindre.

Il y a plus, même avec les vieux Turcs, il ne faudrait pas le redouter. Ceux-là ne se considèrent certainement pas comme les égaux des chrétiens; mais le Coran et la tradition de la conquête leur ordonnent de les protéger.

L'épithète méprisante de *giaour* n'a pas, en réalité, le sens qu'on lui attribue chez nous. Le *giaour* est, pour le Turc sincèrement religieux, un homme sans religion aucune; celui-là, il le méprise, le dédaigne et le traite comme un chien; mais le Turc a une réelle estime pour les pasteurs catholiques, grecs ou arméniens, et pour ceux de leurs co-religionnaires qui obéissent à leur foi.

Franchement, si les Turcs ne professent pas un grand respect pour les *fripouilles* internationales qui abondent de ce côté-ci des Ponts, s'ils ne tiennent pas en haute estime les *filoupoulos* et les *csarkotes* qui font manœuvrer les roulettes à truc de Péra, je ne saurais les en blâmer. La façon dont notre civilisation européenne se présente à eux n'est vraiment pas faite pour les séduire. C'est la Tour de Babel que ce quartier franc, mais les ambassades savent à quoi s'en tenir sur les dossiers d'un nombre assez grand de ceux qui l'habitent.

Si un Turc a la curiosité de connaître les distractions de Pérotés, il voit des maisons de jeu déshonnêtes, des filles plâtrées et peu débarbouillées, des cafés-concerts hétérogènes où l'on trouve des musiciennes allemandes, des danseuses anglaises, des chanteuses franco-grecco-italio-hongroises; car tous les pays se partagent à doses à peu près égales cette exportation de malpropétés sociales. Mon Turc se sauvera immédiatement à Stamboul ou, dans son *conak* bien clos, il retrouve des mœurs cent fois plus honnêtes.

Supposons que les Turcs soient en rapport d'affaires avec des Européens; huit fois sur dix, ils seront volés; on leur vendra des fusils qui ne partent pas, des ponts qui cassent tous les quinze jours parce qu'ils sont en fonte au lieu d'être en fer forgé. Alors, ils finiront par croire que tous les étrangers sont des voleurs, et quand ils en rencontrent d'honnêtes, ils les combent de distinctions et en font des beys ou des pachas.

En un mot, les Turcs n'ont vu de notre civilisation que nos modes et nos vices;—nous n'avons pas là de quoi triompher.

—Nous lisons dans le *Canadien*:

On a commencé à démolir les casernes des Jésuites. Nous avons été informé que le gouvernement a obtenu la permission de l'autorité religieuse avant de toucher à ces édifices, dont la propriété ne lui appartient pas.

La démolition n'affecte en rien les droits de propriété, qui restent à régler entre ceux que cela concerne.

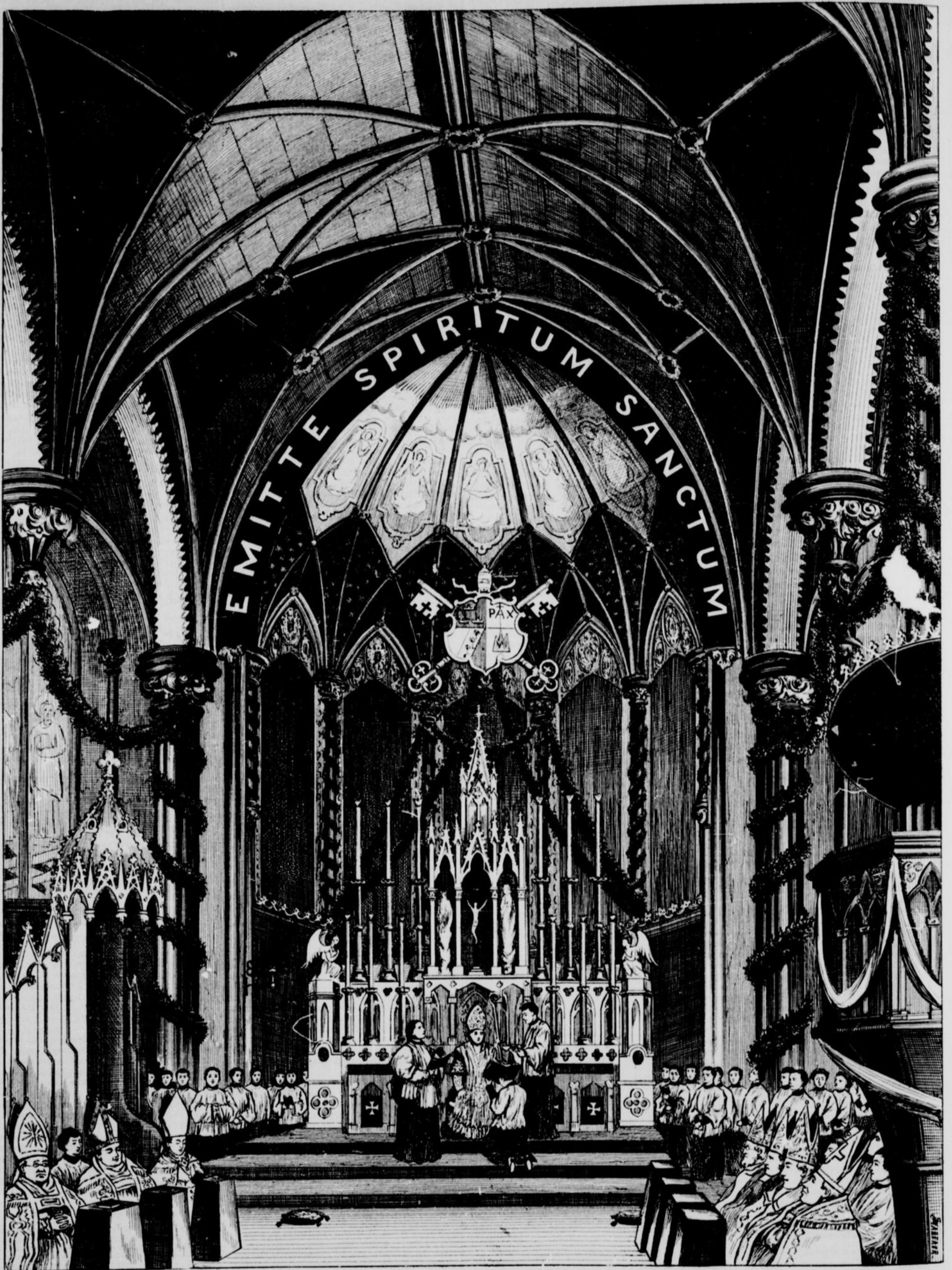
Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans un certain sentiment de regret que nous voyons disparaître ces vieux murs, dans lesquels tant de travail et de dévouement se sont abrités.

Les Canadiens-français seraient bien ingrats s'ils oublièrent les sacrifices que les membres de la Société de Jésus ont faits pour nos ancêtres et pour la civilisation en ce pays.

Leur sang, versé pour la cause de Dieu, féconde encore une moisson riche pour l'Eglise. Car aucune société ne peut se vanter de faire plus de bien que la Société de Jésus. D'autres institutions rivalisent avec elle pour le triomphe et la gloire de l'Eglise, mais aucune n'a plus de science, de dévouement et d'esprit apostolique.

PHOSPHOZONE, le nouveau TONIQUE. — Nous avons employé le PHOSPHOZONE avec un avantage prononcé dans plusieurs cas, et les résultats obtenus ont été si satisfaisants, que nous le prescrivons aujourd'hui constamment, ayant une entière confiance en son efficacité. Comme tonique durant la convalescence, nous ne connaissons rien qui puisse lui être comparé, et nous croyons qu'il est de notre devoir d'en recommander l'usage à nos confrères et au public en général.—*Public Health Magazine*.

EVANS, MERCER & CIE., Chimistes manufacturiers, Montréal.



HALIFAX - CONSÉCRATION DU NOUVEL ARCHEVÊQUE, Mgr. HANNAN

AUX CULTIVATEURS

ENGRAISSER

On entend souvent dire ici qu'un des grands désavantages de notre climat, c'est qu'il nous force de garder nos animaux à l'étable pendant plus de six mois par année.

Economisons donc nos engrais : qu'ils soient soigneusement entassés, afin qu'ils ne soient pas lavés par les pluies; et qu'on ne voie pas le purin, la meilleure partie du fumier, couler à plein fossé dans nos rivières.

Une autre grande perte d'engrais dans notre pays, c'est celle de laisser trop pourrir le fumier, ou de l'épandre sur les pâturages dans les grandes chaleurs de l'été.

ANIMAUX MORTS

S'il meurt quelque animal sur la ferme, faisons une grande fosse, au-dessous du tas de fumier, si c'est possible, pour l'y déposer.

Depuis quelque temps déjà, dit une feuille belge, on s'occupe de la destruction des chenilles.

Un abriculteur a trouvé un moyen bien simple et bien efficace, suivant lui, pour détruire les chenilles des grands arbres.

FAITS DIVERS

L'ÉCOLE DE NATATION. — Le major-général Sir Selby Smith a permis au Club de Natation de Montréal d'établir un bain flottant sur l'emplacement de l'ancien quai militaire, à l'île Sainte-Hélène.

—Nous accusons réception d'un nouvel ouvrage canadien, qui vient de paraître à Montréal, chez M. Sénéchal, et dont voici l'inscription: "Mélanges historiques et littéraires," par Edmond Lareau.

Ce volume comprend près de quatre cents pages. L'impression et le caractère sont très-beaux. Nos remerciements à qui de droit.

—L'émigration des Canadiens-français à Manitoba continue. On lit à ce sujet dans le Métis: "Il arrive continuellement des Canadiens par chaque bateau. Les uns viennent du Canada, d'autres des États-Unis. Ceux qui veulent et peuvent travailler sont contents, et disent hautement que le pays vaut encore mieux que la peinture qu'on leur en a faite.

—Le prix de la farine augmente, et l'importation a presque cessé des États-Unis.—Métis.

—En réponse à un télégramme de félicitations, envoyé au Souverain Pontife par Mgr. l'archevêque de Québec, le 2 juin, le télégramme suivant a été adressé de Rome à Sa Grandeur:

"Rome, 2 juin 1877.

"Au Très-Révérend Archevêque de Québec. "Le Souverain Pontife rend grâce et accorde avec grande affection la bénédiction apostolique à vous et à tous les fidèles du Canada.

"J. CARD. SIMONI."

—On se plaint beaucoup, à Montréal, de l'organisation des égouts. La ville est infestée

dans un grand nombre de rues, par les odeurs nauséabondes qui s'échappent des tuyaux de renvoi. Il y a négligence et incurie manifeste quelque part. A chaque coin de rue, les passants sont offusqués par les senteurs horribles qui sortent des égouts.

—Un Anglais de Liverpool, fort riche et splendeur, offre de parier 50,000 livres sterling qu'il exécutera, à pied, et dans un délai de six ans, le voyage dont on va lire l'itinéraire: il traversera la France, l'Allemagne, la Russie, la Sibirie, la Tartarie, côtoiera dans toute sa longueur le grand muraille de la Chine, et reviendrait par l'Inde, la Perse, la Russie méridionale, Constantinople, la Grèce, l'Italie, la France, et, en partant le 1er juillet 1877, serait de retour à Londres le 1er juillet 1883.

—On lit dans le Métis: "Nous avons eu le plaisir de voir s'augmenter le nombre de maisons canadiennes de commerce à Winnipeg: ont ouvert durant le mois dernier, M. Germain, un magasin de fer; M. Lapiere, un magasin de chaussures, et M. Lanciault, un atelier de sellerie. Tous, nous dit-on, sont contents de leurs affaires."

SUCCESSION. — On a ouvert devant les tribunaux anglais des procédures judiciaires au nom de quelques citoyens de New-York et de Long-Island qui veulent recouvrer, comme héritiers en loi, une somme de \$12,000,000 en argent.

Il paraît qu'en 1816, Robert Sheppard déposa dans la banque d'Angleterre un million de louis au crédit de sa sœur, qui avait épousé John Sheppard et était allée au Canada.

Dernièrement, il parut une annonce qui invitait les héritiers de Robert et de sa sœur à réclamer l'argent en banque, qui avait grossi jusqu'au chiffre de \$12,000,000. Aujourd'hui, onze personnes réclament une part du magot.

—Il est arrivé à Saint-Norbert, il y a quelque temps, un brave Canadien qui a fait la route de Crookston à Manitoba dans les plus singulières circonstances. Ce compatriote, qui s'était arrêté l'an dernier à Crookston, E.-U., sur de fausses représentations, s'est vite dégoûté de l'endroit, et a décidé au printemps de continuer sa route. Voulu économiser les frais de transport, il s'est construit un radeau de billots sur lequel il a élevé une cabane de planches pour mettre sa famille à couvert; puis, il a embarqué cheval, wagon, bestiaux, cochons, poules, ménage, etc., sur le radeau, et a confié hardiment le tout à l'oncle de la rivière Rouge, qui n'est pas aussi perfide qu'elle en a l'air. Une perche lui servait de gouvernail. Notre brave colon a descendu ainsi plusieurs centaines de milles de la rivière, s'arrêtant le soir dans les pointes pour y passer la nuit, naviguant le jour pour éviter les nombreux vapeurs qui montent et descendent sans cesse la rivière, n'ayant nul souci des vents, ni de la marée, et parfaitement rassuré sur la route à suivre.

Ce navire à la Robinson Crusoe est enfin arrivé en vue de Saint-Norbert où le hardi navigateur a jeté l'ancre; il est entré dans le port à pleines voiles, et son arrivée a été accueillie par les vivats nombreux de la population indigène accourue sur la côte pour saluer ce nouveau Christophe Colomb des prairies canadiennes. Il s'appelle Langlois de son nom journalier, il a femmes et enfants, et c'est son premier voyage au long cours. Son expédition aventureuse s'est accomplie le plus heureusement du monde, et prouve une fois de plus ce que peut la volonté d'un homme intelligent et déterminé. M. Langlois habite aujourd'hui la terre ferme, et aux dernières nouvelles il travaillait vigoureusement à ses semences.—Métis.

Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit: "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires: "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit en accompagner la demande.

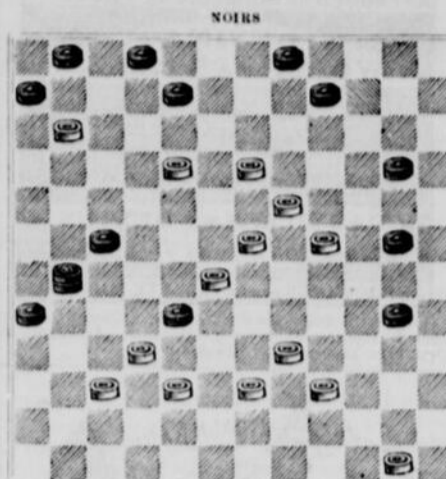
Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 77

Par N. SAMSON, Village-Lauzon, Lévis



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 75

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show moves like 16 10, 44 37, 38 44, 44 57, 57 3 and gagnent.

Solutions justes du Problème No. 75

Montréal:—Ar. P. Itier. Holyoke, Mass.:—John Gadbois. Village Lauzon, Lévis:—N. Samson.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 26: MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; Z. Delaunais, Québec; A. C. Saint-Jean; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; L. O. P. Sherbrooke; M. Toupin, Dr. D. P. O. Giroux, J. L. P., Montréal; J. A. Hamel, M. D., Baie Saint-Paul.

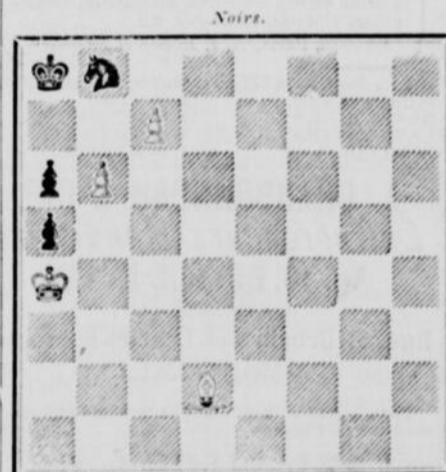
Solutions justes du problème No. 27: MM. P. O. Giroux, J. L. P., M. Toupin, Dr. D., Montréal; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; N. P. Sorel; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; L. O. P. Sherbrooke; Z. Delaunais, Québec; et A. C. Saint-Jean.

L. O. P. Sherbrooke.—Votre appréciation est parfaitement juste, mais, néanmoins, on peut la résoudre plus librement encore.

ERRATUM.— Dans le problème No. 29, au lieu de: T 1er R, il faut mettre: T 1er TR.

PROBLÈME No. 30

Composé par M. J. MURPHY, Québec.



BLANCS

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 26.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows show moves like 1 C 3e R, 2 D 5e D, 3 D prend F échec et mat.

PROBLÈME No. 31

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows show moves like 1 R 7e C R, 2 D 1er TR, 3 T 8e TR, 4 P 4e FR, 5 P 4e D.

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups avec un pion.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 27.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows show moves like 1 D 1er TR, 2 D 8e TD, 3 D fait échec et mat.

NAISSANCE

En cette ville, le 9 courant, la dame de M. Jos. R. Duchesneau, un fils.

Les journaux de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke sont priés de reproduire.

DÈCÈS

A Montréal, le 8 courant, Marie-Anne-Hermine, âgée de 8 mois, enfant de M. Amable Marion, fils, entrepreneur.

INCROYABLE !!!

Tout le monde se demande comment il se fait que la Maison

A. PILON & CIE.

voit tant de pratiques tous les jours.

En effet, le Magasin est toujours encombré. Et quoiqu'on nous pussions servir CINQ MILLE PERSONNES par jour, il n'est pas encore assez grand. S'il faut encore agrandir pour le bien de nos pratiques, nous agrandirons. Le secret de tout cela, le voici: Tous nos employés sont actifs et polis; notre magasin est très-bien assorti, très-honnête et très-libéral, et notre système est de vendre à bon marché.

Remarquez bien que nous ne vendons pas à bon marché que les marchandises communes; non, il s'en faut beaucoup. Nous vendons tout à bon marché chez nous, les bonnes marchandises comme les communes.

Les SOIES NOIRES et de COULEURS, les ETOFFES DE DEUIL, les DRAPS, les COATINGS et les TWEEDS, et toutes les Marchandises de Fantaisie, sont vendus à des prix extraordinairement réduits.

Dans des temps comme ceux que nous traversons, nous ne tenons pas à faire de l'argent. Nous serons contents si celui que nous avons fait dans les années prospères peut être dépensé pour le bien de nos pratiques.

Quelque chose d'extraordinaire pour les chaleurs.

Grenadines, couleurs nouvelles, 5 cents seulement. Grenadines noires, 10c seulement. Grenadines carrées, 15c seulement. Toiles barrées pour Robes, 15c seulement. Toiles unies pour costumes, 10c seulement. 1,000 Pièces de riches Popelines barrées en soie, 15 et 20c seulement.

Ces popelines font fureur. Nous avons vu le même article payé 50 et 60cts ailleurs. C'est le plus beau lot de marchandises qui ait jamais été offert en vente à Montréal. Que tous les gens qui en veulent, viennent de suite: ce sont des marchandises qui, à ce prix-là, ne restent pas longtemps dans un magasin.

Nous venons de recevoir un lot considérable de Tweeds de fantaisie pour l'été, que nous vendons à des prix affreusement bas.

Nos tailleurs donnent toujours bonne satisfaction à nos pratiques.

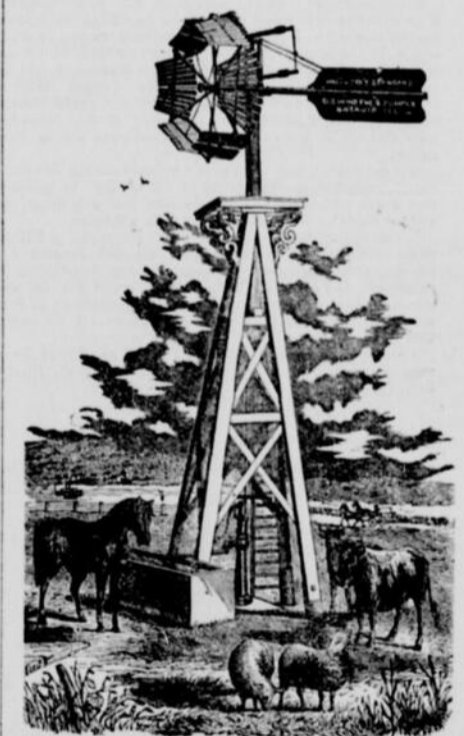
Nos alpaca noirs! Nos alpaca noirs! nous sont sans cesse demandés, nous ne pouvons jamais en avoir assez. Tout le monde veut en avoir. Que les pratiques ne se découragent pas, nous allons prendre des arrangements avec les principaux manufacturiers d'Angleterre pour ne pas en manquer.

A PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON. L. J. PELLETTIER. 7-37-52-5



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, ETC.

C'est le Moulin à vent le plus économique, eu égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction, et l'on garantit entière satisfaction.

Demandez le Catalogue illustré et la Liste des Prix

CHARLES GARTH & Cie

Dominion Metal Works,

536 à 542, RUE CRAIC.

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.

FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT,

L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE. 64, RUE ST. DENIS, Cois de la RUE DORCHESTER

LA COMPAGNIE DE TABAC ADAMS

La Compagnie de Tabac Adams s'adressera à la Législation de Québec pour obtenir l'autorisation d'emprunter de l'argent sur la garantie de ses immeubles, et pour confirmer l'emprunt déjà effectué.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit: L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Le programme des études sera le suivant: PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes: la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-vois que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS. Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (métodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS. Partie théorique. Etudes mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre le cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi le cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre, J. A. CHAPLEAU, Secrétaire de la Province de Québec. 8-20-4f-110



Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement.

Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à B. IBBOTSON, Agent de l'Immigration du Gouvernement 8-20-26-115 No. 19, rue St. Bonaventure.

AUGUSTE COUILLARD, MARCHAND DE FER,

RUE ST. PAUL, qui s'est fait une renommée depuis plusieurs années par ses POÈLES de qualités supérieures qu'il vend à bon marché, a été obligé d'agrandir considérablement son Magasin, vu qu'il a profité de la crise et du bon marché, pour se procurer le stock le plus considérable de POÈLES, FOURNITURES DE MAISONS, PEINTURES, HUILE, VERNIS ET OUTILS POUR MENUISIERS qui existe dans Montréal.

AVIS AU PUBLIC.

MAGASIN: Nos. 233, 235, 237 et 239, RUE ST. PAUL, entre la RUE ST. VINCENT et la PLACE JACQUES-CARTIER. Mr. COUILLARD a quelques magnifiques PIANOS qu'il peut vendre pour \$250; ces Pianos valent \$600. 8-17-4-10

LES OVULES SUÉDOIS

Seul remède efficace et agréable. Consultation de plus habiles Docteurs de Paris pour les Cas difficiles et pour toutes les maladies. Montréal, et dans les principales Pharmacies.

Agents pour le Canada: A. DELAU, 223, Me Gill Street, Montréal, et dans les principales Pharmacies. DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmacien, Montréal



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA, Fabrique de Faucheuses, Moissonneuses, Râteaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRÈRES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL, No. 41, RUE BONSECOURS.

PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE, ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL. Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier. MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire. 8-20-52-118

MÉDAILLE EXPOSITION - PARIS 1875. Pâte Codéine Zed. Le Sirop et la Pâte du Dr Zed procurent un calme rapide dans les cas d'irritations de poitrine ou des poumons, bronchites, coqueluches, rhumes, catarrhes, etc. En gros, Paris, 22, r. Drouot et les pharm.

Dépos: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharmacien. PICAUT & CIE, R. McLEOD, HENRY R. GRAY, J. E. BURKE, LAVIOLETTE & NELSON, W. E. BRUNET, JOS. LEDUC, J. B. MARTEL.

A. CHARBONNEAU & CIE. Entrepreneurs Menuisiers

No. 10, RUELLE EVANS ENTRE LES Rues St. Urbain & St. Charles Brompton MONTREAL. Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-52-85

ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE PLEURS, PARIS.

Credit Littéraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES. Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc. ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie. Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à M. K. DANSEREAU, 17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTREAL. Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada. VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS 8-11-52-98.

ON DEMANDE quelques hommes actifs et dignes de confiance pour prendre des ordres pour une papeterie en cette Province. Ils devront parler français et anglais. Pour les conditions, s'adresser à CHANE BROTHERS, Montréal. 8-23-3-127

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE. SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1866 (ordonné depuis plus d'un demi-siècle par les plus célèbres Médecins de Paris et de tous les pays comme un remède infallible contre: GOUTTE ET RHUMATISMES. Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement. Montréal: A. DELAU, Me Gill Street, 223, agent pour le Canada, et 191, rue St. Joseph. DÉPÔT GÉNÉRAL: 4, rue de l'Église, PARIS.

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES ET DE MARCHANDISES DE GOUT

qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis. JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. 8-15-54-10

EM. TERQUEM Commissionnaire en Marchandises (Ex-représentant des Editeurs Français à l'Exposition de Philadelphie) 2, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS

a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Canada, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres - tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de renseignements. Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse. 8-20-52-116

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables. 8-19-52-112

Aux Marchands et aux Modistes de la Campagne. LA MAISON A. PILON & CIE.

Vient d'ouvrir au public le plus vaste département de modes que l'on puisse voir. Elle offre aujourd'hui une vente l'assortiment le plus considérable en fait de chapeaux de paille et de galon, de fleurs et de plumes, que l'on puisse imaginer. Les prix sont plus que réduits. Jamais on n'a vu un aussi grand lot de marchandises ainsi sacrifiées.

Les marchands et les modistes de la campagne feraient bien de venir visiter notre grande vente de chapeaux avant d'aller voir ailleurs. C'EST UNE VENTE INCROYABLE!

Tout le monde se dévore nos chapeaux et nos fleurs: car nous avons des lignes et des prix qui font enragier les marchands en gros. Tant mieux alors pour les marchands et les modistes de campagne.

Toutes nos pratiques seront servies sur le même pied. Nous voulons faire profiter tout le monde des immenses avantages que nous venons d'avoir aux derniers états, et des sacrifices fabuleux que nous sommes décidés de faire sur tout ce qui nous reste de fleurs et chapeaux.

LISEZ ATTENTIVEMENT. 250 douzaines de beaux petits chapeaux en paille noir pour enfants, 2c seulement. 150 douzaines de riches chapeaux de fantaisies pour jeunes filles, 5c seulement. 1000 douzaines de magnifiques chapeaux en paille de tout goût et de toute qualité, ce qui vaut \$1.00 et \$1.25, pour 10c seulement. 100 douzaines de beaux chapeaux en leghorne valant \$1.00, pour 15c seulement. 100 douzaines de beaux chapeaux en paille et en galon pour 20c et 25c seulement. Ces chapeaux ont déjà été vendus \$1.50. 3 caisses de formes de chapeaux, 25c la douzaine seulement. Nous avons le plus grand assortiment de riches chapeaux pour 40c et 50c de Montréal. Nos fleurs sont à des prix affreusement réduits. Nous ne pouvons mentionner les prix, ce serait trop long. Qu'on n'oublie point notre grande vente d'articles pour les chaleurs: Grenadines de couleur pour 5c. Grenadines noires pour 10c. Grenadines barrées pour 12c et 15c. Toile pour costumes pour 10c. Mousselines d'été pour 5c et 10c. Poplines barrées pour 15c et 20c. Ces poplines sont très-riches et valent 50c et 60c par-tout ailleurs.

ALPACAS! Que les pratiques ne craignent rien, nous venons de recevoir 10 caisses de nos riches Alpaca noirs. Ce sont des lignes extraordinaires pour les bas prix auxquels nous les vendons.

A. PILON & CIE., 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL. A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON, L. J. PELLETIER. 7-37-52-5

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui s'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto. 8-18-52-109

BOURSES DE GILCHRIST, 1876.

Les candidats résidant dans la province de Québec, qui désirent concourir pour ces bourses et subir l'examen qui doit avoir lieu le dernier LUNDI de JUIN prochain, doivent transmettre immédiatement leurs réquisitions, accompagnées des pièces et certificats nécessaires, au Département de l'Instruction Publique, où ils pourront avoir tous les renseignements requis. Québec, 18 mai 1877 8-23-3-123.

Exposition Universelle PARIS.

Les personnes qui désirent exposer VOUDRONT BIEN S'ADRESSER IMMÉDIATEMENT A L'Honorable Ministre de l'Agriculture, OTTAWA, Pour les Blancs d'Applications, les Règlements pour les Exposants Canadiens, la Classification et autres renseignements désirables. Comme l'espace réservé au Canada est restreint, les applications doivent être faites de suite et pas plus tard que LE 15 JUILLET PROCHAIN. Aucune application ne sera reçue après cette date. Ottawa, 26 mai 1877. 8-23-6-126

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT: La Crise Financière et la Dépression Commerciale de 1873, '74, '75, '76, AVEC DES OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LE SYSTÈME DE BANQUE EN CANADA, PAR A. A. TAILLON GÉRANT DE LA BANQUE DES MARCHANDS DU CANADA A SOREL.

Ce volume est le résultat de sérieuses études des causes qui ont amené la désorganisation du commerce et le dérangement des conditions financières du pays; il a été préparé avec un grand soin et il sera très-utile aux hommes d'affaires. Des agents solliciteront bientôt des souscriptions. 18 mai 1877 8-23-3-129

COLLÈGE MILITAIRE DE KINGSTON.

Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877). Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjutant-Général à Ottawa ou aux Députés-Adjutants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjutant-Général au moins un mois avant la date de l'examen. (Par ordre) W. POWELL, Colonel, Adjutant-Général. Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-18-26-110

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DERRAULT.